

les classiques du monde

Wladyslaw
Reymont

La Terre promise



Prix Nobel
de littérature

ZOE

LA TERRE PROMISE

*La collection
Les Classiques du Monde
est dirigée par
Laure Pécher*

WŁADYSŁAW STANISŁAW REYMONT

LA TERRE PROMISE

Traduit du polonais
par Olivier Gautreau

ZOE

les classiques
du monde

Ce livre a été traduit avec l'aide
du Centre national du Livre et de l'Instytut Książki.

L'éditeur remercie la Fondation Wilsdorf
d'avoir soutenu sa publication.

Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention
de subventionnement avec la Ville de Genève,
Département de la culture.

Nous remercions particulièrement Małgorzata Smorąg-Goldberg
et Xavier Galmiche sans qui la traduction de ce livre
n'aurait pas vu le jour et Patrick Rozborski
pour la relecture attentive du tome 2.

Titre original *Ziemia Obiecana*

© Les Classiques du Monde, 2011 pour la traduction française

© Les Éditions Zoé, 2011, pour la présente édition
11 rue des Moraines
CH – 1227 Carouge-Genève, 2011
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : Image tirée du film *La Terre de la grande promesse* de
Andrzej Wajda © Marek Freudenreich et Waldemar Świerzy

ISBN 978-2-88182-705-1

ISBN EPUB: 978-2-88927-778-0

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-779-7

Préface

Danuta Knysz-Tomaszewska et Małgorzata Smorağ-Goldberg¹

Le destin singulier de la ville de Łódź représente un phénomène sans précédent dans l'histoire du développement urbain en Europe centrale. Grand centre industriel né dans l'effervescence du capitalisme sauvage de la fin du XIX^e siècle, Łódź, deuxième agglomération de la Pologne actuelle, est une ville au passé multiculturel, une ville hétérogène et démesurée, qui, par le dynamisme et la brutalité du développement qu'elle a connu au cours du XIX^e siècle, constitue une exception dans un espace centre-européen où la croissance urbaine fut en général plus lente, l'essor industriel plus tardif et la structure socio-économique plus archaïque qu'en Europe occidentale.

C'est la ville champignon par excellence, sortie du néant au début du XIX^e siècle, quand le bourg qui lui a donné naissance est choisi, par décision administrative (abaissement des tarifs douaniers), pour accueillir des tisserands allemands qui devront constituer la base d'une industrie textile naissante destinée à couvrir les besoins de l'immense marché de l'Empire russe. Elle passe de 191 habitants en 1793 à 59 400 en 1885 et 343 900 en

¹ Ce texte de préface révisé pour les besoins de la présente édition est issu de l'introduction du volume *Władysław Stanisław Reymont. «La Terre de la grande promesse» (Ziemia obiecana)*, cf. *infra*, note 10.

1905², pour atteindre en 1938, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, 665 000 habitants et devenir, par la taille, la deuxième agglomération polonaise³. C'est une ville qui, comme le reste du « Royaume de Pologne⁴ », tout au long du XIX^e et jusqu'au traité de Versailles, est restée sous domination russe, donc avec le russe comme langue administrative. C'est aussi, dès sa création, un espace de la complexité, nourri de vagues d'immigration et d'exodes ruraux successifs, où se côtoient différentes populations, religions et cultures. À la fin du XIX^e siècle, la structure de la population se distribue, selon les confessions, de la manière suivante : 48 % de catholiques, 18 % de protestants, 32 % de juifs et 2 % d'orthodoxes et selon les nationalités, en prenant en compte le critère de la langue, 46 % de Polonais, 21 % d'Allemands, 29 % de juifs et 3 % de Russes et autres. En 1931, la ville demeure toujours un centre où différentes populations cohabitent, avec cependant des changements notables, sensibles du point de vue confessionnel : 56 % de catholiques, 9 % de protestants, 34 % de juifs et 1 % d'autres, et du point de vue linguistique : 59 % de Polonais, 9 % d'Allemands, 32 % de juifs⁵. Ce bref rappel des chiffres montre la permanence du caractère multiculturel de la ville tout au long du XIX^e siècle et jusqu'aux années trente, même si au lendemain de la Première Guerre mondiale le russe disparaît des rues de Łódź, que l'allemand y est en forte baisse et que la population juive commence à déclarer aux côtés du yidish le polonais comme langue maternelle, indiquant ainsi les progrès des processus d'assimilation.

² Chiffres fournis d'après Wiesław Puś, *Żydzi w Łodzi w latach zaborów, 1793-1914*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 1998, p. 26-27.

³ Chiffres fournis d'après Julian Kazimierz Janczak, « The National Structure of the Population of Łódź in the years 1820-1939 », *Polin: A Journal for Polish Studies*, Vol. 6, Oxford, 1991, p. 20-26.

⁴ Royaume de Pologne ou Royaume du Congrès, fut créé en 1815. Avec la défaite de Napoléon qui entraîna la chute du Duché de Varsovie, les espoirs des Polonais aspirant à l'indépendance s'effondrèrent. Le traité de Vienne se contenta de reconsidérer les conditions du partage de la Pologne au profit de la Russie, qui reçut une sorte de protectorat sur le « royaume du Congrès », pourvu d'une constitution et ayant pour roi l'empereur de Russie.

⁵ *Ibid.*

C'est donc une ville dont l'histoire mouvementée au cours du XIX^e siècle constitue la scène idéale de cet avènement de la modernité dont Walter Benjamin a parlé à propos de Paris⁶. Aussi l'observation, sur son exemple, du rythme accéléré des transformations de la structure socio-économique imprimées à cette partie de l'Europe par le progrès technique et l'internationalisation des échanges n'a-t-elle pu que fasciner les artistes. Dans son roman *La Terre promise* (1897), Władysław Stanisław Reymont, écrivain polonais, prix Nobel de littérature en 1924, décrypte la ville de Łódź, tente d'en comprendre les mécanismes et d'y entrevoir les clefs d'un monde à venir qu'il redoute et dont il subit en même temps la fascination.

Quand, mandaté par son éditeur pour écrire un grand roman sur le phénomène que représente la ville, Reymont débarque à Łódź en 1896, il est saisi et subjugué par son dynamisme⁷. La correspondance avec ses amis s'en fait l'écho⁸. Il s'attellera donc avec passion à la description de la vie complexe de ce centre urbain, creuset de nationalités, cultures et religions, où mœurs et mentalités se heurtent, engendrant des tensions économiques et ethniques. C'est là qu'il découvre le *Lodzermensch*, figure type du capitaliste amoral, cynique et pragmatique, dont l'unique passion est l'argent. Il en peuple son roman, suivant en cela le modèle balzacien du héros qui se fixe comme but la conquête de la ville et qui part à l'assaut de la richesse et du pouvoir en combattant avec des nouvelles armes : la ruse, l'absence de scrupules et le calcul. « Nous sommes tous là, à Łódź, pour faire du *gescheft* » : cette phrase de Moritz Welt, l'un des trois personnages principaux, prononcée au début du roman, définit la loi fondamentale de cet

⁶ Dans *Paris, capitale du XIX^e siècle*. Le livre des passages, livre inachevé et publié à titre posthume, sous le titre de *Passagen-Werk*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1982, tr. fr. Jean Lacoste, Paris, Le Cerf, 1989, Walter Benjamin développe l'idée d'un avènement de la modernité dont Paris serait le théâtre privilégié.

⁷ En avril 1896, Reymont signe un contrat avec les éditions de Varsovie « Gebethner i Wolff » et déménage à Łódź, pour y séjourner plusieurs mois et réunir une documentation qui lui servira lors de la rédaction de son roman.

⁸ Voir des extraits de correspondance avec Jan Lorentowicz cités dans « Portrait » de Danuta Knysz-Tomaszewska.

univers. La course à l'argent, issue des rêves de quelques individus se voyant devenir millionnaires ou du mouvement de masse qui vide les campagnes environnantes, tel est le mobile commun des héros du roman. C'est l'appât du gain qui les a menés à Łódź et qui les pousse à tout subordonner à cette unique passion.

L'écrivain cherche à comprendre les grandes motivations de l'activité frénétique qui anime Łódź et en fait le théâtre des ascensions sociales fulgurantes et des pertitions morales non moins spectaculaires. Le credo balzacien, « de l'or et du plaisir », définit parfaitement les deux principaux axes du désir dans le roman : la richesse et l'érotisme. Ce n'est donc pas tant des lieux que nous parle Reymont (ce sont toujours les mêmes rues, les mêmes halles d'usines et les mêmes cafés qui reviennent) que de leurs habitants, qu'il présente usés par des désirs trop intenses. Łódź est un espace destructeur, néfaste, un véritable enfer. Mais là où Reymont excelle, c'est dans la création d'images qui soulignent ce caractère pathogène et nocif, rejoignant en cela les visions apocalyptiques et une atmosphère de décadence fin de siècle qui dominent dans l'art de l'époque. Descriptions de l'enfer urbain, doté de cette puissance de contamination qui affecte et détériore tout : les hommes tout d'abord, qui forment une galerie de portraits d'individus détruits physiquement ou moralement par les machines, bêtes monstrueuses dont les cris stridents – sirènes d'usines – rythment le roman, la nature ensuite, dont les simulacres pitoyables, appelés parcs et jardins publics, constituent le pauvre refuge des ouvriers endimanchés. Mais c'est le mélange très particulier de répulsion et d'attraction exercées par la ville tant sur ses habitants, les protagonistes de cette fable, que sur Reymont qui en est le chroniqueur fasciné, que la narration excelle à mettre en scène. Le va-et-vient entre images d'un naturalisme brutal et sans concession et visions d'un expressionnisme halluciné propres à les magnifier et à les transcender constitue la véritable force et l'originalité de l'œuvre.

Ce grand roman de la fin du XIX^e siècle est pratiquement inconnu en France, et pour cause : il n'en existait pas à ce jour de traduction française. Le titre est cependant quelque peu familier aux oreilles de ceux qui se souviennent du film qu'Andrzej Wajda en tira en 1974, et qui sortit sur les écrans français en déchaînant même, à l'époque, une violente polémique dans les

media⁹. Nous encourageons les lecteurs à se reporter au dossier critique que nous avons publié en 2004 et qui replace l'œuvre dans le contexte de l'époque: il propose une comparaison du roman de Reymont avec un autre grand roman consacré à la ville de Łódź, *Les Frères Ashkénazi* (1936) de l'écrivain yiddish Israël Joshua Singer, réfléchit ensuite à la notion de la laideur qui fait son entrée dans la littérature, et rappelle enfin l'adaptation cinématographique qu'en fit Andrzej Wajda, en proposant une interview du cinéaste et en fournissant quelques documents contemporains de sa sortie, notamment un extrait des archives de la censure polonaise¹⁰.

L'enjeu de cette traduction est donc de présenter au lecteur français le meilleur roman polonais de la fin du XIX^e siècle consacré au thème de la métropole industrielle: le monde «rapace» de l'industrie et de la banque, les usines de Łódź. L'œuvre de Reymont est la première analyse littéraire fouillée, dans la littérature polonaise, de cette pathologie sociale et culturelle qui accompagne l'éruption des grands centres industriels urbains. Son ambition et sa complexité font naître toute une série de questions: à quels stéréotypes obéit dans *La Terre promise* la description des rapports qui se nouent entre représentants des différentes nationalités (Polonais, Juifs et Allemands), entre vainqueurs et perdants, héros

⁹ *La Terre de la Grande Promesse*, film d'Andrzej Wajda, adapté du roman de Władysław Reymont, 1974.

¹⁰ *Władysław Stanisław Reymont. «La Terre de la grande promesse» (Ziemia obiecana)*, Hors-série No 3, 2004: Édition bilingue commentée, coédition Université de Varsovie / CIRCE – Paris IV-Sorbonne, dir. Danuta Knysz Tomaszewska et Małgorzata Smorag-Goldberg. Traduction française: Olivier Gautreau, Édition et dossier critique réuni par: Małgorzata Smorag-Goldberg et Danuta Knysz-Tomaszewska. Le volume réunit des extraits du roman choisis pour donner un aperçu de la spécificité et de la variété du style de Reymont, assortis des informations essentielles quant à la place que l'écrivain occupe dans la littérature polonaise et des enjeux de son œuvre. Le volume se referme sur un cahier iconographique présentant la Łódź d'hier et d'aujourd'hui, à travers les cartes postales du début du siècle, souvent encore avec des inscriptions en cyrillique, puisque le russe était la langue administrative de l'époque, et des photographies réalisées aujourd'hui, au lendemain du démantèlement brutal de l'industrie textile de Łódź, l'un des actes les plus symboliques, sans doute, des grands bouleversements survenus dans la Pologne postcommuniste.

ou laissés pour compte de cette industrialisation en marche? Que signifient, dans le contexte de l'époque, les accents anti-urbanistes de Reymont? S'agit-il, à la veille de la sortie de la féodalité dans laquelle cette partie de l'Europe est longtemps restée plongée, beaucoup plus longtemps en tout cas que ses voisins de l'Ouest, d'un réflexe de peur, d'un repli identitaire, au nom d'une spécificité déclinée ensuite en version polonaise ou, dans les pays voisins, tchèque, autrichienne, magyar et serbe? Ce rêve d'une Arcadie heureuse et bucolique, gardienne des traditions a pu, dans bien des cas, au cours des années qui ont suivi, dégénérer en nationalismes de toute sorte. Bien entendu les mythes ruralistes n'ont pas tous conduit au nationalisme et toute une série de doctrines sociales en a résulté. En tout cas le roman capte un moment décisif pour les évolutions futures de ces villes qui furent le théâtre de l'avènement de la modernité en Europe centrale révélant ainsi les questions porteuses des conflits à venir. La présentation de ce roman au public français est également une occasion de rappeler l'œuvre d'un auteur dont de nombreux ouvrages furent traduits en français dans la première moitié du XX^e siècle, mais ont pâti depuis d'un relatif oubli¹¹.

La Terre promise occupe, dans l'œuvre de Reymont, aux côtés des *Paysans*¹² (*Chłopi*), 1904-1909, roman pour lequel il reçut le prix Nobel, une place importante. L'ouvrage fut l'objet de discussions et de polémiques dès sa sortie, et donna lieu à diverses interprétations. Depuis quelques décennies, critiques et historiens de la littérature polonaise se sont penchés sur le «cas Reymont», et de nombreux ouvrages ont vu le jour: la monographie stimulante de Kazimierz Wyka, *Reymont ou la fuite vers la vie*, et les interprétations de Barbara Koc ou Magdalena Popiel¹³. Le film d'Andrzej Wajda, de son côté, a réveillé en 1974 l'intérêt des lecteurs pour un roman dont le réalisateur a su faire ressortir toute la complexité et la richesse.

¹¹ Voir la bibliographie dans *Władysław Stanisław Reymont. «La Terre de la grande promesse» (Ziemia obiecana), op. cit.*

¹² *Les Paysans*, Ladislas Stanislas Reymont, traduit du polonais par Franck L. Schoell, Payot, 1925, et *L'Âge d'Homme*, 2009.

¹³ Voir la bibliographie dans *Władysław Stanisław Reymont. «La Terre de la grande promesse» (Ziemia obiecana), op. cit.*

TOME I

Chapitre 1

Łódź s'éveillait.

La première sirène stridente d'une usine déchira le silence du petit matin et, tout de suite après, dans un tumulte grandissant, d'autres commencèrent à retentir de toutes parts à travers la ville, braillant d'une voix éraillée et insupportable tel un chœur de coqs monstrueux chantant la reprise du travail de leurs gosiers métalliques.

Les longues carcasses noires et les cheminées au cou élancé des usines se découpaient dans la nuit, dans la brume et dans la pluie ; immenses, elles se réveillaient peu à peu et, crachant des flammes de leurs fournaies et exhalant des tourbillons de fumée, elles recommençaient à vivre et à s'animer dans l'obscurité qui enveloppait encore le paysage.

Une fine pluie de mars mélangée à la neige tombait sans cesse en répandant sur Łódź un brouillard lourd et poisseux ; elle tambourinait sur les toits de tôle et s'écoulait directement sur les trottoirs, sur les rues sombres et pleines d'une boue glissante, sur les arbres dénudés, blottis contre de longs murs, tremblants de froid et agités par un vent venu des champs détrempés des alentours et qui s'engouffrait en force dans les artères limoneuses de la ville, secouant les palissades, éprouvant les toitures puis retombant enfin dans la fange, mugissait dans les branches qui fouettaient les vitres d'une maison de plain-pied.

À l'intérieur, une lumière se mit soudain à luire.

Borowiecki s'était réveillé. Il alluma une bougie et, au même moment, le réveil qui indiquait cinq heures sonna énergiquement.

— Mateusz, mon thé! cria-t-il au valet qui entrait dans la pièce.

— C'est prêt.

— Ces messieurs dorment encore?

— Je vais tout de suite les réveiller, si monsieur le directeur me l'ordonne, car monsieur Moritz m'a dit hier au soir qu'il voulait dormir plus longtemps aujourd'hui.

— Va les réveiller! Quelqu'un est passé prendre les clés?

— Schwartz est venu les chercher en personne.

— Quelqu'un a téléphoné cette nuit?

— Kunke était de garde, mais il ne m'a rien dit en partant.

— Que raconte-t-on en ville? demanda-t-il hâtivement tandis qu'il s'habillait plus rapidement encore.

— Oh, rien, sinon qu'un ouvrier s'est fait poignarder sur la place Gajerowski.

— Ce sera tout, va-t'en.

— Et aussi, l'usine de Goldberg, rue Cegielnia, a brûlé. Nos pompiers y sont allés mais tout s'est bien passé, il ne restait que les murs. Le feu avait pris dans le séchoir.

— Et quoi d'autre?

— Rien de plus, *fein*¹, tout s'est passé comme sur des roulettes, ricana-t-il.

— Verse-moi du thé, j'irai moi-même réveiller Moritz.

Il finit de s'habiller et se rendit dans les pièces voisines en passant par la salle à manger où une lampe suspendue au plafond jetait une lumière crue et blanche sur une table ronde recouverte d'une nappe où étaient disposés des tasses et un samovar étincelant.

— Max, il est cinq heures, lève-toi! lança-t-il en ouvrant la porte d'une chambre plongée dans l'obscurité, d'où s'échappa une bouffée étouffante saturée d'un parfum de violettes.

Max ne répondit rien, seul le lit se mit à craquer et à grincer.

¹ *Fein* (all. et yiddish) : bon, bien, de première qualité. Toutes les notes sont du traducteur, souvent inspirées de l'édition polonaise de référence, *Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydawnictwo, Wrocław 1996*.

— Moritz ! jeta-t-il dans la seconde pièce.
— Je ne dors pas. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.
— Pourquoi ?
— J'ai pensé à notre affaire, j'ai fait quelques comptes et le temps a passé.
— Tu sais que Goldberg s'est incendié cette nuit, et ceci absolument « comme sur des roulettes », comme dit Mateusz.
— Pour moi ce n'est pas une nouvelle, répondit-il dans un bâillement.
— Comment étais-tu au courant ?
— Je savais depuis un mois qu'il avait besoin de s'incendier. Je m'étonnais même qu'il tarde tant à le faire, mais la compagnie d'assurance ne lui versera pas d'intérêts pour autant.
— Il avait beaucoup de marchandise ?
— Il en avait beaucoup d'assurée...
— Il a arrondi son bilan.
Ils en rirent tous les deux de bon cœur.

Borowiecki retourna à la salle à manger et but son thé, tandis que Moritz, comme d'habitude, fouillait toute la chambre à la recherche des différentes parties de sa garde-robe en s'en prenant à Mateusz.

— Si tu ne me ranges pas mes affaires correctement, je vais te démolir ta petite gueule et tu pourras t'en faire un calicot rouge.

— *Morgen*² ! cria Max enfin réveillé.

— Tu ne te lèves pas ? Il est déjà cinq heures passées.

La réponse fut couverte par de longs coups de sirène qui retentirent comme s'ils venaient juste du toit de la maison et rugirent quelques instants avec tant de force que les vitres en tremblèrent.

Vêtu de son seul linge de corps et un manteau jeté sur les épaules, Moritz s'assit devant le poêle dans lequel crépitaient joyeusement des briquettes d'anthracite.

— Tu ne sors pas ?

— Non. Je devais aller à Tomaszów ; Weiss m'avait écrit que je lui apporte de nouvelles cardeuses, mais je n'irai pas maintenant. J'ai froid et ça ne me dit rien.

² *Morgen* (all. *Guten Morgen*) : bonjour.

— Tu restes aussi à la maison, Max ?

— Et pourquoi me presserais-je ? Pour aller travailler dans cette boîte sinistre ? D'ailleurs je me suis engueulé avec mon *Vater*³ hier.

— Max, tu finiras mal avec ces engueulades perpétuelles, et avec tout le monde ! marmonna Moritz d'un ton froid et sec en remuant le feu avec un tisonnier.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ! cria une voix dans l'autre pièce.

Le lit émit un craquement brutal et la haute silhouette de Max, en linge de corps et en pantoufles, parut dans l'encadrement de la porte.

— Justement, ça me fait quelque chose.

— Laisse-moi tranquille, ne m'énerve pas. Dieu sait pourquoi Karol m'a réveillé, et maintenant celui-là qui se met encore à brailler.

Il causait fort, d'une voix basse et sonore.

Il se retira dans sa chambre et, un instant après, en sortit tous ses vêtements, les jeta sur le tapis et s'habilla lentement.

— Tu gâches notre affaire avec tes prises de bec, continua Moritz en resserrant sur son nez sec de Sémite son binocle doré qui glissait tout le temps.

— Où ? Quoi ? Comment ?

— Partout. Hier chez les Blumenthal tu as dit tout fort que la plupart de nos fabricants n'étaient que de simples voleurs et de purs escrocs.

— Et comment, je l'ai dit, et je n'ai pas fini de le répéter.

Un sourire mauvais et méprisant passa sur son visage tandis qu'il regardait Moritz.

— Ne dis pas cela, Max Baum, tu n'as pas le droit de parler de la sorte, c'est moi qui te le dis.

— Pourquoi ? demanda-t-il doucement en s'appuyant sur la table.

— Je vais te l'expliquer si tu ne le comprends pas. Tout d'abord qu'est-ce que cela peut te faire ? En quoi cela te concerne que ce soient des voleurs ou des gens convenables ? Nous sommes

³ *Vater* (all.) : père.

tous là, à Łódź, pour faire du *gesheft*⁴ pour gagner beaucoup d'argent. Aucun d'entre nous ne va prendre racine ici. Et chacun gagne sa vie comme il l'entend et comme il le peut. Toi, tu es un rouge, tu es un ponceau radical n° 4⁵.

— Je suis un homme honnête, ronchonna celui-ci en se versant du thé.

Borowiecki, les coudes sur la table, avait enfoncé son visage dans ses mains et écoutait.

En entendant cette réponse, Moritz se retourna brutalement, si bien que son binocle tomba et alla heurter l'accoudoir de sa chaise, puis il observa Max, un sourire ironique sur sa bouche mince, lissa de ses doigts fins, auxquels étincelaient des bagues serties de brillants, sa barbe clairsemée et noire comme du goudron, et murmura avec sarcasme :

— Ne dis pas de bêtises, Max. Il est ici question d'argent. Il est important que tu ne colportes pas ces accusations en public, cela pourrait nuire à notre crédit. À nous trois, nous devons monter une usine ; nous ne possédons rien, aussi avons-nous besoin d'obtenir le crédit et la confiance de ceux qui nous l'accorderont. Pour le moment, nous devons être des gens convenables, polis, gentils et bons. Si Bormann te dit : « Łódź, la couarde », réponds-lui alors qu'elle est quatre fois couarde. Il faut approuver ses paroles, car c'est un gros *fish*⁶. Et qu'as-tu été dire de lui à Knoll ? Que c'était un sombre idiot. Mon ami, ce n'est pas un idiot, il a tiré des millions de sa caboche, il possède ces millions et nous aussi, nous les voulons. Nous dirons d'eux ce que nous voudrons lorsque nous aurons de l'argent, mais pour l'instant nous devons nous taire car nous avons besoin d'eux ; maintenant, que Karol nous dise si je n'ai pas raison. C'est pourtant bien de notre avenir commun que je m'inquiète.

— Moritz a presque entièrement raison, lâcha durement Borowiecki en levant sur Max, encore agité, son regard froid et gris.

⁴ *Gesheft* (yiddish) : une entreprise, des affaires.

⁵ Allusion au colorant rouge cochenille dont la dénomination usuelle est la suivante : E 124. Ponceau 4R, rouge cochenille A.

⁶ *Fish* (yiddish.) : poisson. Ici, quelqu'un d'important.

— Je sais que vous avez raison, cent fois raison en ce qui concerne Łódź, mais n'oubliez pas que je suis un homme honnête.

— Cliché ! Vieux cliché éreinté !

— Moritz, tu es un juif⁷ méprisable ! s'écria brusquement Baum.

— Et toi, tu es un Allemand imbécile et sentimental.

— Vous jouez sur les mots, proféra froidement Borowiecki, et il commença à mettre son manteau. Je regrette de ne pouvoir rester avec vous, mais je mets un nouvel atelier d'impression en route.

— Sur quoi s'était terminée notre conversation d'hier ? demanda Baum d'une voix maintenant calmée.

— Nous montons une usine.

— C'est parfait, je n'ai rien, tu n'as rien, il n'a rien, dit-il en riant bruyamment.

— Justement, ensemble nous avons tellement de choses, tout ce qu'il faut pour monter une grande usine. Qu'avons-nous donc à perdre ? Il est toujours possible de gagner de l'argent, ajouta-t-il tout de suite après. D'ailleurs, soit nous montons une affaire, soit nous ne montons pas d'affaire. Dites-moi une dernière fois ce que vous en pensez.

— On se lance, on y va ! répétèrent-ils en chœur.

— Et alors, Goldberg s'est incendié ? demanda Baum.

— C'est exact, il s'est fait son bilan. Sacré renard ! Il va gagner des millions.

— Ou bien il finira en prison.

— Ne sois pas stupide ! s'indigna Moritz. Tu peux raconter de telles choses à Berlin, à Paris ou à Varsovie, mais à Łódź ne le répète jamais. Ce sont des paroles désagréables, tu pourrais nous les épargner.

Max ne répondit pas.

La fanfare matinale des coups de sifflets, perçants et irritants, reprit de plus belle.

— Bien, je dois maintenant y aller. Au revoir, chers associés, ne vous disputez pas, allez vous recoucher et rêvez à tous ces millions que nous allons gagner.

⁷ Nous présentons ce texte dans son intégralité, sans l'édulcorer, et si certains des préjugés qu'il véhicule sont inacceptables, ils sont aussi le reflet d'une époque et d'un contexte précis.

— On va les gagner !

— On va les gagner ! dirent-ils à l'unisson.

Ils se serrèrent la main d'une poigne ferme et amicale.

— Il faudra inscrire la date d'aujourd'hui ; ce sera pour nous une date anniversaire.

— Ajoute cette parenthèse, Max : lequel d'entre nous voudra rouler les autres le premier ?

— Toi, Borowiecki, tu es noble, tu as tes armes sur tes cartes de visite, tu as même ajouté ton *von* sur ta procuration, et de nous trois, tu es le plus grand *Lodzermensch*⁸ qui soit, chuchota Moritz.

— Et toi, tu n'en es pas un ?

— Tout d'abord, moi, je n'ai pas besoin de parler de ça. J'ai simplement besoin de gagner de l'argent. Vous et les Allemands, vous êtes des peuples doués, mais surtout pour le bavardage.

Borowiecki releva son col, boutonna consciencieusement son manteau et sortit.

Dehors, il bruinait toujours et la pluie tombait à l'oblique, fouettant jusqu'à mi-hauteur les fenêtres des petites maisons qui étaient alignées serrées les unes contre les autres dans cette partie de la rue Piotrkowska et alternaient ici et là avec une immense usine ou un magnifique palais d'industriel.

Sur le trottoir, des rangées de jeunes tilleuls se courbaient convulsivement sous les secousses du vent déchaîné dans la rue fangeuse et presque noire. De rares réverbères ne dispensaient qu'un cercle réduit de lumière jaune où luisait la boue sombre et gluante de la chaussée. Des centaines d'êtres humains défilaient rapidement, dans un grand silence et avec un empressement fiévreux, au son des dernières sirènes qui retentissaient encore.

— On le fait, se répéta Borowiecki en s'arrêtant et en plongeant son regard dans le chaos des cheminées qui se découpaient dans la pénombre ; dans la masse noire, immobile et sauvage de ces usines qui poussaient de toutes parts et qui, dans un silence figé, semblaient élever devant lui leurs épaisses murailles rouges.

⁸ *Lodzermensch* (all. et yiddish) : homme de Łódź, c'est-à-dire doué en affaires, débrouillard, combinard.

— *Morgen!* lança quelqu'un qui le dépassait en continuant son chemin.

— *Morgen...*, souffla-t-il en ralentissant le pas.

Une multitude de pensées, de chiffres, de suppositions et d'éventualités assaillaient son esprit; le doute le rongait; il était à peine conscient de l'endroit où il se trouvait et du lieu vers lequel il se rendait.

Venus de ces maisons de la périphérie de la ville, entassées comme dans un grand dépotoir, des milliers d'ouvriers se déversèrent soudain, tel un essaim noir et silencieux, des ruelles adjacentes semblables à des canaux embourbés, et ils emplirent la rue Piotrkowska⁹ de l'écho de leurs pas, du tintement de leurs boîtes en fer-blanc brillant à la lumière des réverbères, des heurts de leurs sabots à la semelle de bois et d'un tumulte encore ensommeillé assorti du clapotement de la boue sous les pieds.

Ils inondaient toute la rue, arrivaient de toutes parts, envahissaient les trottoirs et traînaient des pieds au milieu de la chaussée pleine de flaques d'eau et de boue noire. Certains étaient massés en tas devant les entrées des usines tandis que d'autres, alignés sur une rangée, tel un grand serpent, disparaissaient de l'autre côté des grilles comme happés peu à peu par une gueule d'où jaillissaient des torrents de lumière.

Des lueurs apparurent à l'intérieur des bâtiments sombres. Les quadrilatères noirs et silencieux des usines s'illuminèrent soudain, comme éclairés par les grands yeux ardents de leurs fenêtres flamboyant par centaines. Des soleils électriques trouèrent aussitôt les ténèbres et se mirent à étinceler, suspendus dans l'espace.

Des fumées blanches commençaient à jaillir des cheminées et à se répandre sur cette redoutable forêt de pierre dont les innombrables colonnes semblaient soutenir la nuit et vaciller dans les tremblements de la lumière électrique.

Les artères se vidaient, on éteignait les réverbères, les derniers coups de sirène retentissaient et le silence, meublé du seul clapotis de la pluie et des bourrasques de plus en plus discrètes, envahissait la rue.

⁹ Rue Piotrkowska: rue principale de Łódź, qui traverse la ville du nord au sud.

On ouvrait les tavernes et les boulangeries et, ici et là, des lumières brillaient derrière quelque lucarne, sous les combles, ou bien dans des sous-sols où s'écoulait la boue.

À l'intérieur de centaines d'usines, la vie bouillonnait déjà, exténuante et fiévreuse ; le fracas sourd des machines vibrait dans l'air brumeux et se répercutait jusqu'aux oreilles de Borowiecki qui, en se promenant encore dans les rues, observait les fenêtres des usines et les silhouettes noires des ouvriers ou les masses énormes des machines qui s'y reflétaient.

Il n'avait pas envie d'aller travailler. Il était heureux de déambuler ainsi et de songer à cette future entreprise qu'il se voyait agencer, mettre en route et surveiller. Il était tellement plongé dans sa rêverie que, par instants, il pouvait entendre et percevoir, dans l'espace qui l'entourait, cette usine future aussi réellement que si elle avait existé. Il distinguait des piles de tissus, il voyait les bureaux, les acheteurs, le mouvement impétueux qui régnait dans les lieux. Il se sentait flotter sur un océan de richesses.

Il souriait inconsciemment. Ses yeux brillaient d'éclats humides et une joie profonde faisait naître des rougeurs sur son beau visage pâle. Il passa nerveusement la main sur son menton trempé par la pluie et recouvra ses esprits.

— Sottises, murmura-t-il avec rudesse, puis il jeta un regard circulaire aux alentours comme s'il craignait qu'il n'y eût un témoin de sa faiblesse passagère.

Il n'y avait personne, mais un jour gris pointait déjà et les contours des arbres, des usines et des bâtiments commençaient à émerger timidement des brumes matinales.

Rue Piotrkowska, des charrettes paysannes arrivaient des confins de la ville en processions lentes ; venant du centre, d'énormes chariots de marchandises chargés de charbon ainsi que des plates-formes transportant du fil, des balles de coton, de la matière brute ou des barriques roulaient avec fracas dans les ornières. Passant à toute vitesse au milieu d'eux, des industriels se rendaient à leurs occupations en calèche ou en cabriolet, ou bien encore un fiacre bruyant amenait un clerc en retard.

À l'extrémité de la rue Piotrkowska, Borowiecki prit sur la gauche une ruelle non pavée, éclairée par quelques lampadaires

suspendus à des cordes et par une immense usine déjà en activité. Le long bâtiment de quatre étages brillait de toutes ses fenêtres allumées.

Il passa rapidement une blouse sale et tachée et courut vers son atelier.

Chapitre 2

— Bonjour, Murray! cria Borowiecki.

Entortillé dans une longue blouse bleue, Murray arriva, sortant d'entre les rangées de chaudrons en ébullition dans lesquels on préparait les teintures. Dans la pâle lumière électrique saturée de vapeurs colorées, son long visage osseux, soigneusement rasé et éclairé par deux yeux bleu pâle, comme décolorés, évoquait une caricature du *Punch*¹.

— Ah, Borowiecki! Je voulais vous voir. Je suis passé chez vous hier soir, mais je suis tombé sur Moritz, et comme je ne le supporte pas, je ne vous ai pas attendu.

— C'est un garçon plein de qualités.

— Je n'ai que faire de ses qualités! Je ne peux pas souffrir sa race.

— Ils ont commencé à imprimer le numéro cinquante-sept?

— C'est en cours. Je leur ai donné la teinture.

— Elle tient?

— Elle a un peu poissé sur les premiers mètres. La centrale a envoyé une commande de cinq cents pièces de notre lamé pour dames.

— Aha, le numéro vingt-quatre, en céladon.

— Bech a également téléphoné de la filiale pour la même chose. Est-ce qu'on envoie la fabrication?

¹ *Punch*: revue satyrique anglaise, célèbre pour ses caricatures.

— Non, pas aujourd’hui. Nous avons les cotons à faire en urgence, et encore plus urgent, l’impression des draps de laine d’été.

— Nous avons reçu un appel au sujet du calicot numéro sept.

— Il est à l’apprêtage. Je dois y aller tout de suite.

— Je voulais vous dire quelque chose...

— J’écoute, j’écoute ! murmura-t-il poliment, mais avec une certaine réticence.

Murray le prit par le coude et le conduisit dans un coin, derrière de grands fûts dans lesquels on venait régulièrement puiser de la teinture.

La « cuisine² », car c’est ainsi qu’on appelait cette salle, était plongée dans l’obscurité. Sous des auvents descendant bas, comme des parasols d’acier, de larges mélangeurs tournaient lentement et dans un mouvement automatique, remuant les teintures dans de grands chaudrons étincelants de cuivre poli.

Tout le bâtiment tremblait au rythme des machines.

D’interminables courroies de transmission, qui faisaient penser à des serpents jaune pâle d’une longueur infinie, se pourchassaient au plafond à une vitesse folle, filaient au-dessus d’une double rangée de chaudrons, glissaient le long des murs, s’entrecroisaient dans les hauteurs, à peine visibles dans le nuage de vapeurs colorées et caustiques qui montait en permanence des cuves, estompait la lumière et s’échappait vers les autres salles à travers les murs et par toutes les ouvertures.

Les silhouettes des ouvriers, dans des chemises maculées de teinture, passaient furtivement et en silence puis, comme des ombres, allaient se perdre dans l’obscurité. Des chariots entraient et ressortaient dans un bruit fracassant, chargés jusqu’à la gueule des teintures prêtes à l’usage qu’ils apportaient à l’impression et à l’atelier de teinture.

Une odeur terrible et âcre de soufre se répandait partout.

— J’ai acheté des meubles, hier, dit-il doucement à l’oreille de Borowiecki. Vous verrez, pour le petit salon, j’ai acheté des meubles tendus de soie jaune, dans le style *Empire*³. Pour la salle

² Dans l’industrie textile, la cuisine est le laboratoire où l’on prépare les colorants destinés à la teinture.

³ En français dans le texte.

à manger, j'ai fait faire du chêne, dans le style Henri IV, et pour le boudoir...

— Et quand vous mariez-vous? le coupa-t-il assez brusquement.

— En fait, je ne sais pas encore. Toutefois, j'aimerais que ce soit le plus rapidement possible.

— Vous lui avez déjà demandé sa main, au moins?

Il jeta un regard teinté d'ironie à l'Anglais bossu, d'apparence plutôt grotesque. À cet instant, sa bosse lui parut monstrueuse et tout le personnage lui faisait penser à un singe, avec sa longue mâchoire saillante et sa grande bouche extraordinairement mobile.

— C'est comme si c'était fait. Dimanche, justement, elle m'a dit de quelle façon elle voudrait que l'appartement soit aménagé. Je lui ai demandé de me le décrire en détail, et elle me l'a décrit comme le font toutes les femmes lorsqu'il s'agit de leur futur intérieur.

— La dernière fois, vous pensiez déjà la même chose.

— Oui mais, cette fois-là, je n'avais toutes ces certitudes, pas même la moitié! assura-t-il d'un ton ardent.

— Alors, dans ce cas, je vous adresse mes félicitations. Quand rencontrerai-je votre fiancée?

— Chaque chose en son heure. Il y a un temps pour tout.

— C'est pour ça que je suis persuadé, moi aussi, que vous finirez par vous marier, souffla-t-il d'un ton moqueur.

— Vous pourriez peut-être passer chez moi demain, si cela vous convient? Je voulais à tout prix avoir votre opinion à propos de ces meubles.

— Je passerai.

— Mais quand?

— Après le déjeuner.

Murray s'en retourna à son laboratoire et à ses teintures. Borowiecki reprit sa course vers l'atelier de teinture et traversa des couloirs et des allées encombrées en se frayant un passage entre les chariots chargés de marchandises en train de dégoutter, les ouvriers et les montagnes de pièces entassées par terre en attendant leur tour.

On venait sans cesse se mettre en travers de son chemin pour les motifs les plus divers.

Il donnait des ordres brefs, prenait des décisions rapides, donnait des instructions d'un ton pressé, ou examinait encore un échantillon de teinture que lui apportait un ouvrier. Il lâchait d'un ton sec un « C'est bien » ou un « Ce n'est pas encore ça », puis continuait plus loin, sous les regards de centaines d'ouvriers et dans le mugissement chaotique de l'usine qui évoquait le vacarme de l'enfer.

Tout tremblait : les murs, les plafonds, les machines, les planchers. Les moteurs grondaient, les courroies et les transmissions sifflaient en émettant un son strident, les chariots roulaient dans un fracas incessant sur le sol d'asphalte. On entendait aussi cliqueter des roues d'entraînement, grincer des engrenages et, par-dessus cette mer parcourue de frémissements sporadiques que traversait parfois un cri humain, retentissait le souffle puissant et bruyant de la machine principale.

— Monsieur Borowiecki !

Il plissa les yeux car, dans les vapeurs qui envahissaient tout l'atelier de teinture, on ne voyait presque rien, sinon les machines dont on distinguait à peine les contours. Il ne savait pas qui l'appelait.

— Monsieur Borowiecki !

Il tressaillit lorsque quelqu'un le prit par le bras.

— Ah, monsieur le président, dit-il après avoir reconnu le propriétaire de l'usine.

— Je vous cours après, mais vous filez vite.

— Le travail, monsieur le directeur.

— Oui, oui, je comprends. Cela m'a exténué d'avoir voulu vous suivre.

Il s'était accroché fermement au bras de Borowiecki, ne disait plus rien et avait du mal à retrouver son souffle après l'effort.

— Alors, tout va bien ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Le travail avance, lança brièvement Karol en poursuivant son chemin.

Agrippé à son bras, l'industriel se déplaçait avec difficulté en s'appuyant sur une lourde canne et, voûté au point d'être presque plié en deux, il leva vers lui ses yeux d'épervier, rouges et arrondis, et son grand visage luisant et rond, orné de petites rouflaquettes et d'une moustache bien taillée.

— Et ces *Watson*, elles fonctionnent bien ?

— Elles impriment quinze mille mètres par jour.

— C'est peu, marmonna-t-il tout bas.

Il lâcha son bras et alla s'asseoir sur un chariot chargé de percale brute, tira sur les plis de l'épais caftan dont il était vêtu, s'appuya sur sa canne et se reposa.

Borowiecki se précipita vers les grandes cuves au-dessus desquelles des largeurs de tissu s'enroulaient sur de gros cylindres et trempaient dans la teinture en aspergeant les visages et les chemises des ouvriers immobiles qui prélevaient régulièrement de l'eau dans le creux de leur main afin de vérifier s'il y restait assez de colorant pour imprégner le tissu.

Ces dizaines de cylindres, alignés en rangs, tournaient avec une monotonie usante. Les longs rouleaux de tissu baignaient dans les bacs de teinture et faisaient des taches rouges, bleues et ocre qui brillaient d'un éclat mat dans le brouillard ambiant.

De l'autre côté, derrière la double rangée de piliers métalliques qui, dressés dans la salle immense comme une forêt de fer exubérante, soutenaient les étages supérieurs de l'usine, se trouvaient les laveuses. C'étaient de longs bacs remplis d'eau additionnée de soude où, dans un bain bouillonnant et écumant, le tissu brut passait par des lessiveuses puis des esoreuses. Des jets d'eau, brisés par de petites palettes, arrosaient toute la salle et créaient un brouillard si épais que les lumières, comme réfléchies dans un miroir, éclairaient à peine. Dans un concert de bruits mécaniques, des machines réceptionnaient la marchandise maintenant lavée sur des sortes de bras tendus et la restituaient aux ouvriers qui, à l'aide de barres, la pliaient en larges pans sur des chariots aussitôt emportés.

— Borowiecki, cria l'industriel en s'adressant à une ombre qui sortait du brouillard, mais ce n'était pas Borowiecki.

Il se leva et partit à travers la salle en traînant ses jambes percluses de rhumatismes. Il éprouvait une grande volupté à baigner dans cette atmosphère surchauffée. Il plongeait son corps malade dans les salles emplies de vapeur, de fortes odeurs de teinture, d'eau qui jaillissait des laveuses et des bacs, dégoulinait des chariots, clapotait sous les pieds et coulait des plafonds d'où la vapeur condensée retombait en ruisselant.

Le cliquetis dément de la centrifugeuse essorant le tissu évoquait une plainte hachée et perçante qui se propageait dans

toutes les salles, vrillait les nerfs des ouvriers concentrés sur leur travail et complètement absorbés par la surveillance des machines, puis allait se briser sur les pans d'étoffe colorée qui claquaient comme des étendards au vent sur les machines chargées de les réceptionner.

Borowiecki était alors dans la salle voisine où, sur des machines anglaises basses, vestiges de l'ancien système, on teignait en noir un drap ordinaire destiné à la confection de vêtements pour hommes.

Le jour se déversait par les fenêtres, des centaines de fenêtres, et donnait une teinte jaunâtre aux jets de vapeur sombre et aux ouvriers qui, immobiles comme des colonnes de basalte et les bras croisés, couvaient du regard les machines dans lesquelles passaient des dizaines de milliers de mètres de tissu attaqué par la teinture noire dans un bouillonnement d'écume.

Les murs tremblaient sans cesse. L'usine mettait tous ses muscles à contribution.

Des ascenseurs, encastrés dans les murs, reliaient la partie inférieure de l'usine à ses quatre étages supérieurs. À chaque instant un bruit sourd résonnait de l'autre côté de la salle. C'était un ascenseur qui emportait ou expulsait des chariots, des marchandises, des gens...

Le jour commençait aussi à poindre dans la grande salle. Une lumière sale filtrait à travers les petites fenêtres encrassées et pleines de buée, permettant de distinguer plus nettement les contours des machines et les traits des gens. Mais, dans cette clarté d'un gris jaunâtre, où de longues traînées de vapeur rouge flottaient et où la poussière volait dans des nimbes gazeux, gens et machines semblaient irréels. On aurait dit des fantômes emportés par la terrible force du mouvement ou bien des petits tas de poussière et d'échardes jetés au cœur de ce tourbillon assourdissant.

Après avoir inspecté l'atelier de teinture, Hermann Buchholz, le propriétaire des lieux, s'en fut plus loin d'un pas traînant.

Il traversait les pavillons, prenait l'ascenseur vers les étages supérieurs, redescendait par les escaliers, parcourait lentement les longs couloirs, contemplant les machines, examinait la marchandise. Il jetait parfois un regard morne sur les gens ou lâchait quelques mots qui tombaient sur l'usine comme la foudre. Il se

reposait sur des piles de drap ou sur les seuils des ateliers. Il disparaissait pour réapparaître l'instant d'après dans une autre partie de l'usine, près des entrepôts de charbon, au milieu des wagons alignés dans un coin de l'immense quadrilatère de la cour que les murs de l'usine semblaient cerner d'une palissade géante.

Il était partout et avançait, morne et silencieux comme une nuit d'automne. Dès qu'il apparaissait quelque part, les conversations s'arrêtaient, les têtes se courbaient, les yeux cessaient de voir, les gens se voûtaient et se recroquevillaient comme s'ils voulaient échapper au rayonnement de son regard.

Il croisait quelquefois Borowiecki qui courait sans trêve d'un atelier à l'autre.

Ils échangeaient à chaque fois un regard amical.

Hermann Buchholz appréciait beaucoup le directeur de son atelier d'impression. Il en était satisfait au point de considérer que le salaire annuel de dix mille roubles qu'il lui versait était justifié.

— C'est la meilleure machine de cet atelier, pensait-il en le regardant.

Lui-même ne s'occupait plus de rien, ici. C'était son gendre qui dirigeait l'usine mais, fort des habitudes de toute une vie, il y arrivait le matin en même temps que les ouvriers.

Il prenait son petit-déjeuner sur place où il demeurait jusqu'à midi et, après le déjeuner, s'il n'avait rien à faire en ville, il traînait dans les bureaux, les entrepôts ou les magasins de coton.

Il ne pouvait pas vivre éloigné de ce puissant royaume, travail de toute une vie et résultat de son génie d'entrepreneur. Il avait besoin de sentir vibrer sous ses pieds et dans tout son corps les ondes de ces murs tremblants et mis à rude épreuve. Il ne se sentait bien que lorsqu'il louvoyait entre les câbles et la courroie de transmission qui couraient sur toute la longueur du bâtiment, lorsqu'il respirait les fortes odeurs de teinture, de produit de blanchiment, de drap brut et de graisse chaude émanant de cette fournaise.

Il était pour le moment dans l'atelier d'impression. Les paupières à demi baissées, il regardait la salle fortement éclairée par de grandes fenêtres, ainsi que les machines à imprimer en activité, ces pyramides d'acier qui travaillaient à une vive cadence dans une atmosphère menaçante.

Chaque « rotative » était dotée d'une machine à vapeur individuelle dont la roue d'entraînement sifflait et miroitait comme un disque d'argent poli en tournant à une telle vitesse qu'on n'en pouvait pas saisir les contours. Ce n'était qu'un nimbe argenté tournoyant autour de son axe qui produisait un brouillard poudreux, plein d'étincelles et de lumière.

Les machines tournaient à un rythme qui ne fléchissait jamais, ne fût-ce qu'un instant. Des bandes de tissu interminables passaient entre les cylindres de cuivre qui imprimaient les motifs, puis disparaissaient dans les hauteurs, vers le séchoir de l'étage supérieur.

Derrière les machines, les gens qui mettaient en place la marchandise à imprimer se mouvaient comme des somnambules. Les contremaîtres se tenaient devant les machines et, à chaque instant, l'un d'entre eux se penchait sur la mécanique, observait les cylindres, ajoutait de la teinture qu'il puisait dans de grandes cuves, regardait le tissu, puis reprenait sa place, l'œil fixé sur ces milliers de mètres qui défilaient à une vitesse folle.

Borowiecki faisait une apparition à l'atelier d'impression pour observer le fonctionnement de machines nouvellement assemblées. Il comparait des échantillons de tissu qu'on venait d'imprimer, donnait des recommandations et, sur un signe de sa part, on arrêta parfois le colosse en marche pour soumettre ses rouages à un examen détaillé, puis il s'en allait plus loin. Le rythme soutenu de l'usine, ces centaines de machines, ces milliers de gens qui en suivaient avec une attention presque religieuse la bonne marche, ces montagnes de marchandises qu'on transportait sur des chariots et qui passaient de salle en salle, du lavage à la teinture, de la teinture au séchage, puis du séchage à l'apprêt, et encore dans une dizaine d'autres lieux avant d'en sortir prêtes à expédier, ne lui laissaient aucun répit.

Il ne passait que de courts moments dans son bureau, situé près de la « cuisine », où, lors d'une pause entre des essais de combinaison de motifs et la consultation d'échantillons reçus de l'étranger, collés dans des albums dont les énormes piles encombraient les tables, il se mettait à réfléchir, ou plutôt tentait de réfléchir à sa situation, à ce projet d'usine qu'il avait lancé avec ses amis, mais il ne parvenait pas à rassembler ses pensées. Il n'arrivait pas, même un court instant, à se concentrer, car cette

usine, dont le grondement résonnait jusque dans son bureau, dont il sentait l'activité et les pulsations dans ses propres nerfs et presque dans ses veines, ne lui permettait pas de s'isoler. Elle attirait irrésistiblement et forçait au travail et à une concentration de chaque instant tous ceux qui évoluaient dans son orbite.

Il se leva brusquement et reprit sa course à travers l'usine. La journée n'en finissait pas, si bien que, vers quatre heures, il alla dans un autre bureau pour boire une tasse de thé et téléphoner à Moritz afin de le retrouver le soir même au théâtre, où l'on donnait une représentation d'amateurs au profit d'une œuvre de bienfaisance.

— Monsieur Welt nous a quittés voici environ une demi-heure.

— Il était ici ?

— Il a pris cinquante pièces de tissu blanc.

— Pour lui ?

— Non, c'était une commande d'Amfilov, pour Kharkov. Puis-je vous proposer un cigare ?

— Avec plaisir. Je fumerais volontiers. Je suis terriblement fatigué.

Il l'alluma et s'assit sur un siège haut, devant un bureau vide.

Le chef comptable, qui lui avait offert le cigare avec une grande déférence, se tenait debout devant lui, en bourrant sa pipe de tabac. Installés sur de hauts tabourets en bois, quelques jeunes gens écrivaient dans de grands livres aux pages lignées de rouge.

Le silence qui régnait ici, le crissement horripilant des plumes sur le papier, le tic-tac monotone de l'horloge avaient pour effet d'agacer Borowiecki.

— Quoi de neuf, monsieur Schwartz ? demanda-t-il.

— Rosenberg s'est ramassé.

— Complètement ?

— On n'en sait encore rien, mais je pense qu'il va vouloir négocier, sinon quel intérêt à terminer sur un vulgaire fiasco ?

Il eut un rire silencieux et tassa avec son pouce le tabac humide dans sa pipe.

— L'entreprise y perd ?

— Tout dépend de ce qu'il nous paiera.

— Buchholz est au courant ?

— Il n'est pas encore passé nous voir aujourd'hui, mais lorsqu'il l'apprendra, ses cors le feront souffrir ; il est sensible aux pertes.

— Le diable l'emporte, murmura l'un des employés penchés sur leur travail.

— Ce serait regrettable !

— Très regrettable. Dieu le garde !

— Souhaitons-lui de vivre cent ans, d'avoir cent palais, cent millions, cent usines.

— Et que cent fois la peste l'étouffe ! lâcha doucement quelqu'un.

Puis ce fut le silence.

Schwartz lança un regard menaçant vers les employés plongés dans leurs écritures, puis se tourna vers Borowiecki, comme s'il voulait bien lui montrer qu'il était pour sa part entièrement innocent, mais Borowiecki était occupé à regarder par la fenêtre d'un air las.

Une atmosphère d'ennui accablant régnait dans le bureau.

Les murs, revêtus jusqu'au plafond de bois peint en imitation de chêne, pleins d'étagères et de livres alignés méthodiquement, jaunissaient tristement.

En face des fenêtres se trouvait un grand bâtiment de quatre étages dont la brique rouge et nue jetait dans le bureau un reflet déprimant couleur de rouille sombre.

Dans la cour d'asphalte, traversée de temps à autre par des chariots bruyants et des gens, étaient suspendues à la hauteur du premier étage des transmissions larges comme des bras d'athlète qui couraient de part et d'autre dans un grondement sourd faisant sans cesse trembler les vitres du bureau.

Au-dessus de l'usine, en haut, le ciel pendait comme une bâche lourde et crasseuse d'où dégouttait une pluie fine ; elle coulait sur les murs salis en dessinant des traînées plus sales encore et suintait sur les fenêtres du bureau, couvertes de poussière de charbon et de coton, formant comme des crachats répugnants.

Dans un coin du bureau, sur le gaz, un samovar commença à chuintier.

— Monsieur Horn, vous m'offrirez bien un thé ?

— Ou vous voulez peut-être un *Butterschnitte*⁴, monsieur le directeur, proposa aimablement Schwartz.

— Juste un peu cascher.

— C'est en tout cas toujours meilleur que ce que vous mangez habituellement, monsieur Horn !

Horn apporta le thé et resta un instant.

— Que vous arrive-t-il ? lui demanda Borowiecki qui le connaissait bien.

— Rien, répondit-il brièvement en couvant d'un regard haineux Schwartz qui était en train de déballer ses *Butterschnitte* d'un papier journal et les étalait devant Borowiecki.

— Vous avez très mauvaise mine.

— L'usine ne réussit pas à monsieur Horn. Après avoir fréquenté les salons, il a du mal à s'habituer au bureau et au travail.

— Seuls les brutes et les gueux peuvent s'accommoder de porter le joug, mais pour un être humain, c'est plus difficile, siffla-t-il sur un ton coléreux, mais si doucement que Schwartz, qui n'avait pas saisi ses paroles, le regarda d'un air prévenant et lui susurra avec un sourire hébété :

— Monsieur von Horn ! Monsieur von Horn ! Monsieur le directeur devrait goûter ceci. C'est un assortiment de jambon et de poularde, vraiment excellent, et qui fait la réputation de mon épouse.

Horn s'éloigna, s'assit à son bureau et laissa errer son regard sur les murs rouges et sur les taches blanches des piles de coton cardé, prêt à filer, qu'on voyait par les fenêtres.

— Donnez-moi encore du thé.

Borowiecki voulait qu'il se confie à lui.

Horn lui apporta du thé et, sans lever les yeux, lui tourna le dos pour se retirer.

— Monsieur Horn, pourriez-vous passer me voir d'ici une demi-heure ?

— Très bien, monsieur le directeur. J'avais justement une affaire en tête et j'avais l'intention de passer vous voir demain à ce propos. Mais vous voulez peut-être que je vous en parle maintenant ?

Il s'apprêtait à se laisser aller à la confidence quand une

⁴ *Butterschnitte* (all.) : tartine beurrée.

femme poussant quatre enfants devant elle fit irruption dans le bureau.

— Loué soit Jésus-Christ! dit-elle doucement puis, après avoir parcouru du regard toutes ces têtes qui se levaient des pupitres, elle s'inclina humblement aux pieds de Borowiecki, car c'était lui qui se tenait le plus près d'elle et qui avait l'air le plus important.

— Mon grand seigneur, je viens vous voir pour une requête, parce que mon mari a eu la tête arrachée par une machine, et que me voilà maintenant pauvre et seule avec mes enfants, et que nous sommes dans le besoin. Alors je viens réclamer justice, pour que vous m'apportiez de l'aide, mon grand seigneur, comme mon mari s'est fait arracher la tête dans une machine.

Elle s'inclina encore jusqu'aux genoux de Borowiecki et éclata en sanglots.

— À la porte, décampez d'ici, ce n'est pas l'endroit pour régler ce genre d'affaires! cria Schwartz.

— Taisez-vous! lui dit Borowiecki en allemand.

— Écoutez, cela fait déjà six mois qu'elle importune tous nos services et tous nos bureaux de ses visites et il n'y a pas moyen de se débarrasser d'elle.

— Et pourquoi son cas n'est-il pas résolu?

— Vous vous le demandez? Ce rustre a intentionnellement posé sa tête sous une roue d'engrenage. Il n'avait pas envie de travailler et a voulu soutirer de l'argent à l'usine. Et maintenant, nous devrions payer pour sa bonne femme et ses bâtards!

— Dis donc espèce de chien galeux, mes enfants, des bâtards! s'écria la femme en se ruant comme une furie sur Schwartz qui se retrancha derrière une table.

— Silence, femme! Calmez-vous et que ces jeunes messieurs cessent de pleurer, lâcha-t-il, effrayé, en désignant les enfants qui s'agrippaient à leur mère et criaient à tue-tête.

— Mon grand seigneur, pour sûr que c'est vrai. Ça fait depuis le temps des récoltes d'automne que je viens et qu'ils me promettent tout le temps qu'ils vont me payer. Je n'arrête pas de venir pour leur demander, mais ils ne font que m'embobiner et me jettent à la porte comme une chienne.

— Calmez-vous, je parlerai ce soir au propriétaire. Repassez dans une semaine et ils vous paieront.

— Que le seigneur Jésus et la Sainte Vierge de Częstochowa t'apportent santé, richesse et honneur, ô mon bon seigneur! s'écria-t-elle en tombant à ses genoux et en lui baisant les mains.

Il se détacha d'elle et sortit, mais il s'arrêta dans le grand vestibule et, alors qu'elle s'apprêtait à partir, lui demanda :

— De quel coin êtes-vous ?

— Eh ben, je suis d'à côté de Skierniewice, monsieur.

— Vous êtes à Łódź depuis longtemps ?

— Ça fera près de deux ans maintenant qu'on est venus ici pour notre perte.

— Et vous travaillez ?

— Parce que vous croyez qu'ils vont m'embaucher quelque part, ces païens, ces sales hérétiques, et puis, à qui est-ce que je laisserais mes orphelins ?

— De quoi vivez-vous, alors ?

— J'ai bien du mal, mon grand monsieur, j'ai bien du mal. J'habite Bałuty⁵, avec des *Weber*⁶, et je paie trois roubles par mois pour le gîte. Quand mon défunt vivait encore, on avait parfois des jours sans pain et des jours avec, mais on vivait quand même, et maintenant qu'il n'est plus là, je vais à la Vieille Ville pour offrir mes services. Des fois, on m'appelle pour faire une lessive et voilà, raconta-t-elle en parlant à toute vitesse et en enveloppant ses enfants dans d'ignobles lambeaux de châles d'une saleté repoussante.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous, dans votre village ?

— Je rentrerai dès qu'ils m'auront payée pour mon homme, ça pour sûr que je rentrerai, et que la peste s'abatte sur cette maudite ville de Łódź, qu'elle brûle dans les flammes, et que le seigneur Jésus n'ait pitié d'aucun de ses habitants. Qu'ils crèvent tous jusqu'au dernier.

— Calmez-vous. Ce n'est pas une raison pour jurer, lâcha-t-il, un peu agacé.

— C'est pas une raison ? s'écria-t-elle, surprise, en levant vers lui son visage blafard, laid, rongé par la pauvreté et ses yeux bleus délavés et larmoyants. Vous savez, mon bon monsieur, au village, on n'avait pas notre toit à nous. Mon homme avait trois

⁵ Bałuty : faubourg ouvrier de Łódź.

⁶ *Weber* (all.) : tisserand.

arpents de terre qui lui étaient revenus en héritage de son père, mais comme on n'avait pas de quoi se construire une maison, on habitait chez des cousins à nous. On travaillait comme journaliers, mais au moins on a toujours vécu dignement. À côté de notre travail aux champs, on plantait quelques pommes de terre, on élevait une oie ou un cochon. On avait nos œufs, et aussi une vache à nous, et ici, qu'est-ce qu'on a? Le pauvre homme s'épuisait de l'aube jusqu'à la nuit tombée et on n'avait pas de quoi manger. On vivait pas comme des chrétiens, mais comme les derniers des misérables, même pas comme des honnêtes gens. On vivait, mais comme des chiens.

— Mais pourquoi diable être venus ici? Il fallait rester au village.

— Pourquoi? dit-elle sur un ton douloureux. Est-ce que je sais, moi! Ils s'en allaient tous, alors nous aussi on est partis. Au printemps, Jadam est parti. Il a laissé sa femme et il s'en est allé. Il est revenu après les moissons avec de si beaux habits que personne ne pouvait le reconnaître, tout en beau drap de laine des pieds à la tête, et il avait une montre en argent, et une bague, et plus de sous qu'il en aurait gagné en trois ans au village. Les gens n'en revenaient pas et ce fumier nous embobinait parce qu'on l'avait payé pour ramener des gens des campagnes, et il nous promettait Dieu sait quoi. Deux valets de ferme sont repartis avec lui, le fils de Janek et celui de Grzegorz, qui habitait près de la forêt, et après tous ceux qui pouvaient partaient pour cette ville de Łódź. Tout le monde voulait des beaux habits, des montres et de la débauche! Moi, je retenais mon homme, car je voyais pas pourquoi qu'on aurait dû aller là-bas, chez les étrangers, au bout du monde, mais il m'a rossée comme une bête et s'en est allé puis, plus tard, il est revenu et m'a emmenée avec lui. Mon doux Jésus, mon Jésus! chuchota-t-elle avec des sanglots douloureux, en essuyant son nez et ses larmes avec ses mains sales.

Elle était tellement secouée par ses pleurs désespérés que ses enfants se serraient contre elle et se mettaient eux aussi à pleurer en silence.

— Voici cinq roubles, et faites comme je vous ai dit.

Il en avait cette fois assez. Il tourna brusquement les talons et s'en fut sans attendre de remerciements.

Il ne supportait pas les apitoiements ni la sensiblerie, et cette

femme avait ranimé le peu de sensibilité qui lui restait, mais qui dépérissait avec le temps et qu'il étouffait sciemment.

Il demeura un moment devant une cuve « d'oxydation » Matther-Platt⁷ dans laquelle passait la marchandise sèche et déjà imprimée, l'esprit vaguement distrait, à observer les teintes fraîchement obtenues, ou plutôt en train de se former sous ses yeux après le passage du tissu dans la cuve. Imprégnées de mordant, des fleurs jaunes viraient au rouge ponceau sous l'action de la température élevée et des solutions complexes de sels d'aniline.

Après la courte pause de l'après-midi, l'usine avait repris son activité avec la même énergie.

Borowiecki regarda le paysage par les fenêtres de son bureau. Le ciel était soudain devenu gris et la neige s'était mise à tomber à très gros flocons et à recouvrir de blanc les murs des usines et la cour. Derrière le petit pavillon du suisse par lequel se faisait l'unique sortie de l'usine, il aperçut Horn en train de discuter avec la femme de tout à l'heure qui le remerciait avec effusion et glissait un bout de papier dans son corsage.

— Monsieur Horn! cria-t-il en passant la tête par un fenestron.

— J'allais justement venir vous voir, lui dit Horn une fois arrivé.

— Qu'avez-vous conseillé à cette bonne femme? lui demanda Borowiecki d'un ton passablement rude, en regardant par la fenêtre.

Horn hésita un court instant. Une rougeur recouvrit son beau visage enfantin, mais une flamme se mit à danser dans son regard bleu et débonnaire.

— Je lui ai dit d'aller voir un avocat pour qu'il intente un procès en réparation à l'usine. À ce moment-là, la justice les obligera enfin à payer.

— En quoi cela vous concerne-t-il? lui demanda Borowiecki en commençant à tapoter légèrement la vitre du bout des doigts et à se mordre les lèvres.

— En quoi est-ce que cela me concerne?

Il se tut un instant, puis après une courte pause déclara :

⁷ Mather and Platt: firme anglaise basée à Manchester qui fabriquait entre autre des machines destinées à l'industrie textile.

— Tout ce qui touche à la pauvreté et à l'injustice me concerne particulièrement, au plus haut point, même...

— Quel poste occupez-vous, ici? l'interrompit brusquement Borowiecki en s'asseyant devant une longue table.

— Eh bien, je suis stagiaire en administration. Vous êtes pourtant bien placé pour le savoir, monsieur le directeur, répondit-il, surpris.

— Voyez-vous, monsieur Horn, j'ai l'impression que vous ne terminerez pas ce stage.

— Après tout, cela m'est bien égal à présent, lâcha-t-il assez durement.

— Mais à nous, à l'usine dont vous êtes l'un des millions de rouages, cela ne nous est pas égal! Nous ne vous avons pas engagé pour que vous vous laissiez aller à la philanthropie au sein de nos murs, mais uniquement pour que vous y travailliez. Vous introduisez le trouble et la confusion alors que tout repose ici sur un fonctionnement parfaitement réglé, sur la régularité et la conformité.

— Je ne suis pas une machine, je suis un être humain.

— Chez vous, peut-être. Ici, à l'usine, nous n'attendons pas de vous de preuves d'humanité ou d'humanitarisme, mais nous avons besoin de vos muscles et de votre cerveau et c'est uniquement pour cela que nous vous payons, débitait-il de plus en plus énervé. Ici, vous êtes une machine au même titre que nous tous. Contentez-vous donc de faire ce qu'on vous demande. Nous ne sommes pas là pour faire le bonheur de l'humanité, mais...

— Monsieur Borowiecki, le coupa-t-il vivement.

— Monsieur von Horn! Écoutez-moi quand je vous parle, lança-t-il d'un ton menaçant en jetant à terre un grand album d'échantillons dans un geste de colère. Buchholz vous a engagé sur recommandation de ma part. Je connais votre famille et je vous souhaite le meilleur qui puisse vous arriver, mais je vois que vous souffrez de démagogie infantile.

— Si c'est de cette façon que vous définissez la compassion la plus ordinaire chez un être humain.

— Vous me compromettez en donnant ce genre de conseils à tous ceux qui ont des griefs contre l'usine. Il fallait vous faire avocat. Vous auriez pu alors vous consacrer aux défavorisés et aux victimes du sort, en échange d'honoraires confortables, cela va

sans dire, ajouta-t-il d'un ton sarcastique, puis son humeur colérique retomba face à Horn qui le fixait de ses yeux pleins de bonté.

— Bien, finissons-en avec cette affaire. Vous êtes encore à Łódź pour un moment. Observez la situation. Vous vous ferez une idée plus approfondie de ces opprimés et vous comprendrez comment il faut se comporter avec eux. Et lorsque vous reprendrez l'affaire de votre père, vous verrez que j'avais entièrement raison.

— Non, monsieur, je ne tiendrai pas plus longtemps à Łódź, pas plus que je ne reprendrai l'affaire de mon père.

— Que comptez-vous donc faire ? s'écria-t-il, déconcerté.

— Je vous dirai franchement que je ne sais pas encore et sachez que même si vous me parlez très durement, trop durement d'ailleurs, je ne vous en veux pas, car je sais qu'en tant que directeur d'un atelier d'impression d'une telle importance, vous ne pouvez pas vous permettre de dire les choses autrement.

— Alors, vous nous quittez, si je comprends bien ? Mais pourrais-je savoir pour quelle raison ?

— Parce que je ne peux plus endurer cette ville méprisable et vulgaire. Vous qui venez d'un certain milieu, vous me comprendrez sans doute. Parce que, de toute mon âme, je déteste toutes ces usines au même titre que tous ces Buchholz, Rosenstein, Ent et toute cette bande immonde qui tient l'industrie entre ses mains, lâcha-t-il violemment.

— Ha, ha, ha, vous êtes un admirable cinglé. Il n'y en a pas deux comme vous ! dit Borowiecki en éclatant d'un rire franc.

— Dans ce cas, je ne dirai plus rien, dit Horn, profondément blessé.

— Comme vous voudrez, d'ailleurs il vaut toujours mieux dire le moins de bêtises possible.

— Au revoir.

— Au revoir. Ha, ha, ha, vous avez de vrais talents d'acteur !

— Monsieur Borowiecki, articula Horn, presque au bord des larmes, en restant encore un instant comme s'il voulait ajouter quelque chose.

— Qu'y a-t-il ?

Horn baissa la tête et sortit.

— Quel magnifique geignard, lança Borowiecki dans son dos, puis il alla au séchoir.

Il fut aussitôt enveloppé par une atmosphère sèche et brûlante.

D'immenses quadrilatères de tôle, emplis d'un d'air affreusement chaud et desséché, grondaient comme les roulements de tonnerre d'un orage lointain. Ils vomissaient des bandes interminables de tissus de couleur, séchés et raidis.

Partout, sur des tables basses, à même le sol ou sur les chariots qui roulaient en silence dans l'atmosphère limpide et torride de la salle aux murs paraissant faits de verre, s'entassaient des monceaux de tissu brûlés par les teintes d'or fumé, de pourpre aux nuances mauves, de bleu marine, de vieille émeraude, qu'on aurait pu confondre, à cause de leur éclat mat et éteint, avec des plaques de métal empilées.

Les ouvriers, qui n'avaient gardé que leurs chemises et allaient nu-pieds, le visage gris et les yeux ternes, comme brûlés par l'orgie de couleurs envahissant les lieux, se déplaçaient en silence avec des gestes d'automates, ayant pour seule tâche de compléter le travail des machines.

De temps à autre, l'un d'eux observait le monde par les vitres, posait son regard sur Łódź qui, du haut du quatrième étage, se dessinait dans les brumes et les fumées trouées par des milliers de cheminées, de toits, de maisons et d'arbres dénudés. Ils pouvaient aussi voir, de l'autre côté, les champs s'étaler jusqu'au bout de l'horizon, les étendues blanc gris, sales, détrempées par le dégel printanier, où apparaissaient çà et là des bâtiments rouges d'usines qui, de loin et à travers le brouillard, prenaient une teinte douloureuse de chair à vif. On apercevait également les lignes lointaines de petits villages accrochés en silence à la terre et des routes qui se déroulaient à travers champs, comme des rubans noirs ruisselants de boue, apparaissant et disparaissant entre des rangées de peupliers nus.

Les machines mugissaient sans répit et les courroies suspendues au plafond transmettaient l'énergie aux autres salles dans un sifflement constant. Tout trépidait au rythme des séchoirs, immenses boîtes métalliques qui recevaient la marchandise mouillée à la sortie de l'atelier d'impression pour la recracher ensuite, séchée et fixée, dans cette gigantesque salle carrée baignée par la lumière terne de cette journée de mars, pleine de couleurs et de gens tristes, calvaires vivants dressés à la gloire d'un dieu de la force régnant en maître absolu.

Borowiecki se sentait perturbé. Il vérifiait la marchandise pour voir si elle n'était pas trop sèche ou brûlée, mais sans vraiment être à ce qu'il faisait.

— Quel imbécile, se dit-il en pensant à Horn.

Par moments lui revenait à l'esprit le visage du jeune homme, aux traits empreints de noblesse, et ses yeux bleus qui le regardaient avec une expression douloureuse et muette, lourde de déception et de reproche. Il ressentait comme une sombre angoisse. Certains mots de Horn lui revenaient en tête alors qu'il observait cette foule travailler en silence.

— J'étais comme lui, songea-t-il, et il s'envola par la pensée vers cette époque lointaine, mais refusa de se laisser happer par les griffes acérées du souvenir.

Un sourire sarcastique tordit ses lèvres et ses yeux se mirent à briller d'une lueur froide et réfléchie.

— C'est fini ! c'est du passé ! pensa-t-il avec un étrange sentiment de vide, comme s'il regrettait ce temps-là, ces illusions perdues à jamais, ces élans de noblesse mis à mal au fil des années, mais son trouble ne dura qu'un instant et il se ressaisit aussitôt. Il était ce qu'il était, directeur de l'atelier d'impression d'Hermann Buchholz, un chimiste, un homme froid, retors, indifférent, prêt à tout, un vrai *Lodzermensch*, comme l'appelait Moritz.

Il était dans cet état d'esprit en traversant l'atelier d'apprêt lorsqu'un ouvrier se mit en travers de son chemin.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il sèchement, sans s'arrêter.

— C'est notre contremaître, monsieur Püfke, qui nous a dit qu'à partir du premier avril, on serait quinze de moins à travailler à l'atelier.

— C'est exact. Nous allons installer de nouvelles machines qui ne nécessiteront pas autant de monde que les anciennes pour les faire tourner.

L'ouvrier tenait sa casquette à la main, intimidé et ne sachant que dire mais, encouragé par les regards brillants de ses collègues qui l'observaient depuis leurs machines ou de derrière leurs tas de tissu, il le rattrapa et lui demanda :

— Et nous, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Vous chercherez du travail ailleurs. Nous ne garderons que ceux qui ont le plus d'ancienneté.

— Nous, ça fait déjà trois ans qu'on est là.

— Que puis-je vous dire de plus, sinon que si une machine fonctionne toute seule, elle n'aura pas besoin de vous. Et puis, d'ici le premier, il peut encore y avoir des changements, si nous décidons d'agrandir l'atelier de blanchiment, par exemple, répondit-il calmement, puis il prit un ascenseur qui disparut aussitôt avec lui dans l'épaisseur du mur.

Les ouvriers se regardèrent en silence. L'inquiétude se lisait dans leurs yeux. L'inquiétude des lendemains sans travail, de la misère.

— C'est pas des machines, c'est des charognes. Des vraies chiennes, bon sang, murmura un ouvrier en donnant de toute sa haine un coup de pied dans le flanc de la machine sur laquelle il travaillait.

— La marchandise tombe par terre ! cria le contremaître.

Aussitôt, l'homme recoiffa sa casquette, se pencha légèrement et, avec la placidité d'un automate, réceptionna le calicot rouge qui sortait de la machine.

Chapitre 3

Le restaurant de l'hôtel Victoria battait son plein.

Un brouhaha assourdissant emplissait les grandes salles basses aux murs sombres et aux plafonds de stuc jaune imitation bois.

Les barres de laiton qui protégeaient la vitre de la porte d'entrée vibraient en permanence. Sans arrêt, quelqu'un entrerait, allait se perdre dans le brouillard de fumée ambiante, puis se fondait dans la foule qui envahissait le lieu. Les lumières électriques de la salle du buffet tremblotaient de façon convulsive, s'éteignant presque par intermittence, et les bulbes d'un éclairage au gaz, qui brûlaient en même temps, jetaient des lueurs indécises sur les nappes blanches et sur la masse compacte de gens rassemblés autour des nombreuses tables.

— Garçon, *bitte, zahlen*¹!

— Une bière!

— Garçon, *Bier*!

Les éclats de voix se mêlaient aux bruits sourds des chopes qui s'entrechoquent.

Les garçons en frac grasseyé allaient et venaient en tous sens; leurs serviettes faisaient surtout penser à des torchons et leurs plastrons sales brillaient au-dessus des têtes des buveurs.

¹ *Bitte, zahlen* (all.) : l'addition, s'il vous plaît.

Le vacarme ne cessait de croître avec l'affluence des nouveaux arrivants et les cris des gamins qui circulaient entre les tables en proposant des journaux :

— *Lodzer Zeitung*² ! *Kurier Codzienny*³ !

— Hé, petit, apporte-moi donc le *Lodzer*, lança Moritz, assis près d'une fenêtre dans la salle du buffet en compagnie de quelques acteurs, éternels assidus de l'établissement. Écoutez voir ce qu'a fait hier notre imbécile de directeur.

— Tu peux même dire « roi des imbéciles », lui souffla un vieil acteur voûté.

— Tu es un idiot, lui murmura Moritz à l'oreille, en aparté. Donc, reprit-il, hier, au second entracte, notre roi des imbéciles va dans les coulisses et alors que Nusia descend tout juste de la scène, il lui dit : « Vous avez si divinement joué que, dès que les fleurs seront un peu moins chères, je vous achèterai un bouquet, quitte à dépenser cinq roubles ! »

— Qu'a-t-il dit ? demanda le vieil acteur en se penchant à l'oreille de son voisin.

— Il vous a dit d'aller embrasser un chien sur le museau.

Ils éclatèrent de rire.

— Monsieur Welt, Monsieur Moritz, je n'aurais rien contre deux petits cognacs, qu'en dites-vous ?

— Monsieur Boum-Boum, pour ma part, je n'aurais rien contre vous jeter dehors.

— Je souhaitais simplement commander...

— Au lieu de commander, contentez-vous plutôt de blaguer à vos propres dépens.

— À quoi bon ? Vous vous en chargez si bien à ma place. Mademoiselle Ania, un petit cognac, lança-t-il en ajustant son binocle et en frappant son poing fermé de la paume de sa main droite. Monsieur Moritz, votre aïeul avait plus d'éducation que vous, reprit Boum-Boum, debout au milieu de la salle, avec un morceau de saucisse piqué sur une fourchette.

— Je ne peux pas en dire de même du vôtre.

— *Warum*⁴ ? lança quelqu'un d'une table voisine.

² *Lodzer Zeitung* (all.) : *La Gazette de Łódź*.

³ *Kurier Codzienny* (pol.) : *Le Courrier quotidien*.

⁴ *Warum* (all.) : pourquoi.

— Parce qu'il n'avait pas du tout d'éducation.

— Non, ce n'est pas pour cela. C'est parce qu'il n'était pas très courtois avec ses tenanciers. Welt en sait quelque chose de tradition familiale.

— Plaisanterie depuis longtemps éculée. Cinquante pour cent en dessous de sa cote. Messieurs, on vend Boum-Boum aux enchères. Qui fait une première offre? cria Moritz d'un ton méchant.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda encore une fois, à voix basse, le vieil acteur, tout en faisant signe au garçon.

— Que tu es un idiot! lui répondit son voisin sur le même ton.

— Qui propose quelque chose pour Boum-Boum? Messieurs, Boum-Boum est mis en vente aux enchères publiques. Il est vieux, il est laid, il est bête, il est dévasté, mais on ne le vend pas cher! s'écria-t-il, puis il se tut en voyant Boum-Boum qui le fixait des yeux.

— Peuh! Mademoiselle Ania, un petit cognac! lança stoïquement ce dernier après un court moment de silence.

Moritz fit bruyamment tinter sa chope avec un rire gras, mais personne ne le suivit.

Boum-Boum termina son verre. Avec son visage carré et penché, couleur de saindoux sanguinolent, avec ses yeux globuleux bleu pâle, abrités derrière un binocle accroché à un ruban trop large, avec sa frange de cheveux raréfiés collée à son front haut à la peau ridée, chiffonnée et rugueuse, avec sa silhouette de vieux libertin inclinée en avant, il faisait le tour du café en se traînant d'une démarche flageolante sur ses jambes de tabétique. Il allait se cramponner d'un groupe à l'autre, racontait des plaisanteries dont il était le seul à s'esclaffer et ressortait des blagues déjà entendues, l'air content de lui. Il ajustait son binocle des deux mains, saluait au moins la moitié des nouveaux arrivants, qu'il connaissait presque tous, ou partait rôder autour du buffet.

— Mademoiselle Ania, un petit cognac, l'entendait-on fréquemment répéter de sa voix rauque et délabrée, ponctuée par son geste de frapper son poing fermé contre la paume de son autre main.

Moritz parcourait le *Zeitung* tout en jetant régulièrement un

œil impatient sur la porte. Il attendait Borowiecki. À un moment, apercevant un visage familier dans l'autre salle, il se leva.

— Leon, quand es-tu arrivé?

— Ce matin.

— Comment s'est passée ta saison? demanda-t-il en s'asseyant près de lui sur un canapé vert.

— À meerveille! répondit-il en étendant ses jambes sur un tabouret et en déboutonnant son gilet.

— J'ai pensé à toi, aujourd'hui. Nous avons également parlé de toi avec Borowiecki, hier.

— Borowiecki! Celui de chez Buchholz?

— Oui.

— Il imprime toujours ses tissus? J'ai entendu dire qu'il allait monter sa propre affaire.

— C'était justement à ce sujet que nous parlions de toi.

— Ce sera quoi, de la laine?

— Du coton!

— Uniquement?

— Oui, pour le moment, mais qui sait par la suite?

— Vous avez l'argent?

— Nous l'aurons, mais en attendant, nous avons quelque chose de plus, du crédit...

— Il est associé avec toi?

— Et avec Baum, aussi. Tu connais Max?

— Oh là! Il y a de toute évidence un problème avec cette traite. L'une des parties n'est pas fiable! Borowiecki, ajouta-t-il après un moment.

— Pourquoi?

— *Polatchok*⁵! lâcha-t-il d'un ton visiblement méprisant, en s'étirant, presque allongé sur le canapé.

Moritz éclata d'un rire joyeux.

— Tu ne le connais vraiment pas! On n'a pas fini d'entendre parler de lui, à Łódź. Et je suis convaincu que ce sera, autant que pour moi-même, une affaire juteuse pour lui aussi.

— Et Baum, tu en penses quoi?

— Baum est un bœuf. Pourvu qu'il ait son compte de sommeil et qu'on le laisse causer tant qu'il veut, après ça on peut

⁵ *Polatchok* (rus.) : petit Polonais.

l'atteler à la besogne et être sûr qu'il travaillera comme un bœuf. En plus, il n'est pas bête du tout. Si tu voulais, tu pourrais nous être d'une aide précieuse, et tu y trouverais largement ton compte. Krongold nous a déjà fait des propositions.

— Allez voir Krongold. Ça c'est quelqu'un d'influent ! Il connaît tout un tas de misérables échoppes où on lui achète pour cent roubles de tissu par an. C'est un grand *Reisender*⁶, connu à Kutno, à Skierniewice. Faites affaire avec lui. Je ne cherche pas à m'imposer ! J'ai déjà un bon négoce. Tiens, j'ai d'ailleurs sur moi une lettre de Buchholz, qui veut faire de moi son agent pour tout l'Est. Et il faut voir les conditions qu'il m'accorde !

Il commença à se déboutonner fébrilement et à fouiller toutes ses poches à la recherche de sa lettre.

— Ne la cherche pas. Je suis au courant. Borowiecki me l'a dit hier. C'est d'ailleurs lui qui t'a recommandé à Buchholz.

— Borowiecki ! Vraiment ? Mais pourquoi ?

— Parce qu'il est intelligent et qu'il pense à l'avenir.

— Juste comme ça, pour rien ? Mais dans une telle affaire, il aurait pu gagner un bon paquet d'argent. Bien, comme tu me vois assis là en face de toi, je pourrais moi-même donner vingt mille en *bares Geld*⁷. Quel est son intérêt dans cette histoire ? Et, en plus, nous ne nous connaissons pratiquement pas.

— Ce qu'il en tire comme intérêt, il te le dira lui-même, mais tout ce que je peux te dire, c'est qu'il ne prend rien au passage.

— Noblesse oblige, bien sûr ! Un vrai gentilhomme, murmura Leon avec une compassion ironique avant d'envoyer un crachat au milieu de la salle.

— Non, il est simplement plus malin que les plus malins de tous les *Reisender* et agents de l'Est, répondit Moritz en faisant tinter son couteau contre sa chope. Alors, tu as bien vendu ?

— Pour quelques dizaines de milliers. Un peu plus de dix mille en espèces, le reste en traites, et les meilleures qui soient, garanties par Safonov pendant quatre mois ! Une affaire tout ce qu'il y a de confortable, dit-il en tapant le genou de Moritz dans un élan d'euphorie.

⁶ *Reisender* (all.) : voyageur de commerce.

⁷ *Bares Geld* (all.) : argent liquide.

— Moi aussi, j'ai une commande à te faire. Tu vois ce que c'est, d'avoir des amis.

— Pour combien ?

— À peu près trois mille roubles, en tout.

— Tissu ou coton brut ?

— Coton brut.

— Traite ou *Nachnahme*⁸ ?

— *Nachnahme*. Je te passe ma commande tout de suite.

Il se mit à fouiller dans un énorme portefeuille qui fermait à clé.

— Qu'est-ce que tu veux que je te donne ?

— Si c'est en espèces, un pour cent suffira. C'est entre amis.

— J'ai terriblement besoin d'espèces en ce moment. J'ai des choses à payer, mais je te réglerai dans le courant de la semaine.

— C'est bon. Ta commande est prise. Au fait, j'ai rencontré Łuszczewski à Białystock et nous avons fait la route ensemble jusqu'à Łódź.

— Où donc se rendait monsieur le comte ?

— Il est venu à Łódź pour faire des affaires.

— Lui ! Visiblement, il a trop d'argent. Il faut aller lui rendre une visite.

— Il n'a plus rien du tout. Il est ici pour se refaire.

— Comment ça, il n'a plus rien ? À Riga, nous étions toute une bande à aller le voir sur ses terres. Je peux te dire qu'il menait grand train ! Et il ne lui reste plus rien ?

— Si, il lui reste quelque chose ! Un peu de caoutchouc de ses roues de voitures dont il s'est fait des couvre-chaussures ! Ha, ha, ha, excellent *Witz*⁹, dit-il en lui tapant le genou.

— Qu'a-t-il fait de ses biens ? Ils étaient facilement estimés à deux cent mille.

— À présent, il estime tout seul qu'il en a pour environ cent mille de dettes, et il est modeste.

— Changeons de sujet. Tu bois quelque chose ?

— Ce serait une bonne idée avant le théâtre.

— Garçon, cognac, caviar, steak tartare, porter¹⁰ original, et au galop !

⁸ *Nachnahme* (all.) : paiement à la livraison.

⁹ *Witz* (all. et yiddish) : plaisanterie.

¹⁰ Porter : type de bière.

— Boum-Boum, venez vous joindre à nous ! cria Leon.

— Comment allez-vous ? Comment va la santé ? Comment vont les petites affaires ? s'écria-t-il en lui serrant la main.

— Très bien, merci. J'ai ramené quelque chose d'Odessa tout spécialement pour vous.

Il sortit un dessin pornographique de son portefeuille et le lui tendit.

Boum-Boum ajusta son binocle à deux mains, prit le dessin et se plongea dans sa contemplation avec un air de délectation. Le visage empourpré, il émettait des clappements de langue et poulérait ses lèvres pâles et tombantes en frémissant de contentement.

— Magnifique, magnifique. Admirable ! s'écria-t-il, et il partit le montrer à tout le monde en traînant la jambe.

— Le cochon, marmonna Moritz d'un ton désobligeant.

— Il aime tout simplement les bonnes choses. Et c'est un fin connaisseur...

— Dis-moi, n'aurais-tu pas fait une nouvelle rencontre ? demanda-t-il avec une légère ironie.

— Attends !

Il fit claquer ses doigts, tapa le genou de Moritz puis, avec un grand sourire, fouilla dans son portefeuille parmi des factures et autres notes et en extirpa la photographie d'une femme.

— Alors ? Belle machine ? dit-il, l'air hautement satisfait, les yeux à demi fermés.

— En effet.

— Et comment ! J'ai tout de suite pensé qu'elle allait te plaire. Et en plus, c'est une Française !

— Elle ressemble plutôt à une Hollandaise. Je parle de la race bovine, bien sûr.

— *Kein*¹¹ bavardage. C'est un morceau qui revient cher. Tout de suite cent roubles pour un rien.

— Personnellement, j'en donnerais cinq pour la jeter à la rue.

— Ah, tu es toujours aussi... bon, je n'en dirai pas plus.

— Et toi, tu as des goûts de *Reisender*. D'où vient cette dondon ? Où l'as-tu rencontrée ?

¹¹ *Kein* (all.) : aucun, pas de.

— À Nijni, *Ya pokutil niemnojko*¹² avec des marchands. Pour finir, ils me disent: «Venez au *café concert*¹³, monsieur Lev!» *Pochli*¹⁴. Et là, vodka, cognac, champagne... on buvait pratiquement au tonneau, et ensuite on a écouté chanter les artistes. Elle est chanteuse, et...

— Attends-moi un instant. Je reviens tout de suite ! l'interrompit Moritz.

Il se leva et se dirigea vers un gros Allemand qui venait d'entrer dans le restaurant et qui parcourait la salle des yeux.

— *Guten Morgen*, monsieur Müller!

— *Morgen!* Comment allez-vous, monsieur..., répondit-il nonchalamment en continuant de fouiller la salle du regard.

— Vous cherchez quelqu'un? Je pourrais peut-être vous éclairer, s'offrit Moritz avec insistance.

— Je cherche monsieur Borowiecki. C'est l'unique raison qui m'amène ici.

— Il ne va pas tarder. Justement, je l'attends, moi aussi. Si je puis me permettre de vous inviter à notre table. Voici mon ami Leon Cohn! dit-il.

— Müller! lança-t-il avec une fierté manifeste, puis il alla s'asseoir.

— Qui pourrait l'ignorer! Tous les enfants de Łódź connaissent ce nom! s'empressa d'ajouter Leon en se reboutonnant à la hâte et en faisant de la place sur le canapé.

Müller eut un sourire débonnaire, puis regarda en direction de la porte. Borowiecki venait d'entrer avec d'autres personnes. Ayant aperçu Müller, il laissa ceux qui l'accompagnaient devant la porte et, le chapeau à la main, s'avança vers ce roitelet du coton qui avait fait baisser le ton des conversations à son arrivée dans le café. Dans la salle, tout le monde suivait Borowiecki du regard avec un mélange de haine, de jalousie et de fierté.

— Vous avez failli me faire attendre, commença Müller. J'ai une affaire à vous proposer.

¹² *Ya pokutil niemnojko* (rus.): J'ai un peu fait la fête.

¹³ En français dans le texte.

¹⁴ *Pochli* (rus.): C'est parti; On y va.

Il prit congé de Moritz et de Leon d'un signe de tête, adressa un sourire aux autres et, agrippant Borowiecki par la taille, il l'entraîna hors de l'établissement.

— Je vous ai téléphoné à l'usine, mais on m'a répondu que vous étiez sorti plus tôt aujourd'hui.

— Croyez que je le regrette sincèrement à cet instant, dit-il d'un ton affable.

— Je vous ai même fait parvenir une lettre, que j'ai du reste rédigée moi-même, ajouta Müller avec un aplomb formidable et en haussant le ton, bien que, de toute évidence, tout le monde en ville sût qu'il savait à peine épeler son nom.

— Je n'ai pas reçu votre lettre, car je n'ai pas mis les pieds chez moi de la journée.

— Je vous écrivais au sujet d'une chose que j'avais déjà évoquée par le passé. Je suis un homme direct, monsieur von Borowiecki, aussi vais-je vous le demander encore une fois et sans faire de détours : je vous donne mille roubles de mieux que ce que vous gagnez et vous rejoignez mon affaire.

— Buchholz me donnerait deux mille de plus simplement pour que je reste, rétorqua-t-il froidement.

— Je vous en donne trois de mieux ! Je vous en donne même quatre ! Vous entendez ? Quatre mille roubles de mieux. Cela fait quatorze mille par an. C'est une jolie somme !

— Je vous remercie beaucoup, mais je ne peux accepter cette proposition, aussi magnifique soit-elle.

— Vous restez chez Buchholz ? demanda-t-il aussitôt.

— Non. Je vais vous dire ouvertement pourquoi je n'accepte pas votre proposition, et je ne reste pas non plus chez Buchholz. Je crée ma propre usine.

Müller s'arrêta. S'écartant d'un pas, il regarda Borowiecki puis, baissant le ton et avec ce qui ressemblait à une pointe de respect dans la voix, lui demanda :

— Du coton ?

— Je ne peux rien vous dire de plus, hormis le fait que je ne vous ferai aucune concurrence.

— Pour moi, la concurrence, c'est *ganz Pomade*¹⁵, s'écria-t-il en tapotant ses poches. Que pouvez-vous contre moi ? Qui peut

¹⁵ *Ganz Pomade* (all.) : complètement égal.

quelque chose contre moi? Qui peut quelque chose contre mes millions?

Borowiecki ne disait rien. Il souriait en regardant devant lui.

— Qu'est-ce que ce sera comme marchandise? commença Müller, en le prenant par la taille selon la coutume allemande.

Ils se promenaient ainsi sur le trottoir d'asphalte défoncé qui traversait la cour de l'hôtel et conduisait au bâtiment du théâtre qu'on apercevait plus loin, éclairé par la lumière électrique d'un grand réverbère.

Les gens se rendaient en foule au théâtre.

Les voitures arrivaient les unes après les autres, jetant devant le portail de l'hôtel des hommes lourds, gros pour la plupart, et des femmes abondamment parées, qui avançaient, blotties sous des parapluies, sur le trottoir glissant d'humidité. La pluie avait cessé, mais un brouillard épais et poisseux était en train de tomber.

— Vous me plaisez, monsieur von Borowiecki, dit Müller sans attendre de réponse de sa part. Vous me plaisez tellement que, si vous vous cassez le nez, vous trouverez toujours une place à deux mille roubles chez moi.

— Et si c'était maintenant, vous me donneriez plus?

— Oui, parce que maintenant, vous valez plus pour moi.

— Je suis touché par votre sincérité, dit-il avec un sourire en coin.

— Je n'avais pas l'intention de vous froisser, s'empressa-t-il de plaider pour sa défense, ayant aperçu l'expression ironique de Borowiecki. Je dis ce que je pense.

— Je vous crois. Si je me casse le nez une fois, cela me servira d'expérience pour ne pas me le casser une deuxième fois.

— Vous êtes une tête, monsieur Borowiecki. Vous me plaisez énormément. Ensemble, nous pourrions faire de bonnes affaires.

— À quoi bon, puisque nous sommes voués à en faire chacun notre côté, dit-il en riant et en s'inclinant bas pour saluer des dames qui passaient.

— Jolies femmes, ces Polonaises, mais ma Mada, elle aussi, est jolie.

— Très jolie, dit-il, cessant de plaisanter et levant les yeux vers lui.

— J'ai une idée en tête! Je vous en parlerai un autre jour,

annonça-t-il d'un ton énigmatique. Vous avez une place pour ce soir ?

— Oui, on me l'a envoyée il y a deux semaines. J'ai un fauteuil.

— Nous ne serons que trois dans notre loge.

— Ces dames seront également présentes ?

— Elles sont déjà au théâtre. Je les y ai abandonnées exprès pour vous rencontrer, mais mon manège n'aura servi à rien. Au revoir. Vous passerez nous voir à la loge ?

— Assurément. Ce sera pour moi un devoir fort agréable.

Müller disparut à l'intérieur du théâtre et Borowiecki retourna au restaurant. Il n'y trouva plus Moritz. Ce dernier lui avait fait dire par un serveur qu'il l'attendait au théâtre.

Se sentant bizarrement énervé, il alla boire une vodka au buffet, pratiquement déserté à cette heure. Boum-Boum somnolait dans un coin, le visage recouvert d'un journal.

— Boum, vous n'allez pas au théâtre ?

— Peuh, pour quoi faire ! Pour aller admirer tous ces magnats du coton ? Je les connais déjà bien assez. Et vous, vous y allez ?

— De ce pas.

Sur ces mots, il s'en alla. Au théâtre, il trouva sa place au premier rang, près de Moritz et de Leon, occupé à saluer avec flamme et à lorgner à la jumelle quelques jeunes femmes blondes assises au premier étage.

— Une beauté de tout premier ordre, ma petite blonde, là-bas. Regarde, Moritz.

— Tu la connais bien ?

— Est-ce que je la connais bien ? Ha, ha, ha, je la connais même drôlement bien ! Présente-moi à Borowiecki.

Moritz fit aussitôt les présentations.

Leon voulut dire quelque chose et commença à tapoter familièrement le genou de Moritz, mais Borowiecki s'était levé et, le visage tourné vers la salle remplie de haut en bas par le public le plus huppé que pouvait s'offrir Łódź, il scrutait la foule, s'inclinant à tout instant avec un hochement de tête extrêmement distingué, tantôt vers les loges, tantôt vers les fauteuils.

Il faisait tranquillement face sous le feu des lorgnettes et des regards dardés sur lui de tous les coins du théâtre dont l'effervescence évoquait une ruche fraîchement colonisée par un essaim d'abeilles.

Sa taille haute, son physique élancé et son allure attrayante lui composaient une silhouette élégante.

Son visage d'une beauté conventionnelle, aux traits d'une grande finesse et orné d'une superbe moustache soigneusement entretenue, sa bouche à la lèvre inférieure saillante, une certaine nonchalance dans ses gestes et dans ses regards faisaient de lui l'archétype même du gentleman.

Personne n'aurait pu, de par son apparence extérieure de personnage raffiné, deviner qu'il avait devant lui un chimiste industriel et un coloriste inégalé dans sa spécialité; un homme que les usines de coton tentaient de s'arracher au prix de guerres sans merci tant il bouleversait la routine en place dans l'étape de la fabrication dont il s'occupait.

Ses yeux gris teintés d'une nuance bleuâtre, son visage sec, ses sourcils presque noirs, son front au modelé agressif ajoutaient à sa personne quelque chose de féroce.

On sentait en lui une volonté forte et un caractère inflexible.

Dans une attitude assez hautaine, il promenait ses regards sur le théâtre inondé de lumière et sur l'assistance qui formait un tableau coloré, brillant de tous ses diamants.

Les loges ressemblaient à des jardinières tendues de velours cerise où, en guise de fleurs, étaient assises des femmes élégantes, parées de pierres précieuses étincelantes.

— Karol, combien peut-il y avoir de millions au théâtre, aujourd'hui? demanda Moritz à voix basse.

— Environ deux cents, lui répondit-il sur le même ton, en parcourant lui aussi lentement des yeux les visages connus des millionnaires.

— Ça embaume effectivement les millions, ici, dit Leon, cherchant à s'immiscer dans la conversation.

Il inspira l'air plein de senteurs de fleurs fraîches et de parfums auxquels se mêlait l'odeur de la boue rapportée de la rue.

— Ça sent surtout l'oignon et la pomme de terre, répliqua Borowiecki dans un murmure dédaigneux.

Il s'inclina ensuite vers l'une des loges du parterre, juste devant la scène, et adressa un sourire très doux à une juive magnifiquement belle, dans une robe de soie noire décolletée qui laissait éclorre des épaules admirablement faites, d'une blancheur éblouissante, et un cou entouré d'un collier de diamants. Des

brillants scintillaient au-dessus de ses tempes, dans les peignes qui retenaient ses cheveux noirs et bouffants, coiffés sur les oreilles à la mode Empire. À ses lobes étincelaient également des diamants d'une grosseur extraordinaire. D'autres brillants resplendissaient aussi sur sa gorge, incrustés sur l'agrafe qui fermait le haut de sa robe, ainsi que sur les bracelets qu'elle portait aux poignets, au-dessus de ses mains gantées de noir. Ses grands yeux violets en amande jetaient des feux semblables à ceux des plus beaux saphirs. Elle avait un visage aux tons chauds, légèrement bistre, que l'afflux sanguin rehaussait d'une subtile touche carmin, le front bas, les sourcils fortement dessinés, le nez droit et fin et une bouche assez grande aux lèvres pleines.

Avec une insistance non dissimulée, elle lançait des regards à Borowiecki sans se soucier d'être observée à la jumelle depuis toutes les loges. Elle jetait de temps à autre un coup d'œil indifférent à son mari, assis légèrement en retrait dans la loge. C'était un vieillard de type profondément sémite, plongé dans ses pensées, la tête inclinée sur sa poitrine. Par moments, il se réveillait, parcourait la salle de ses yeux perçants abrités derrière des lunettes dorées, tirait les plis de son gilet sur son ventre opulent et murmurait à son épouse :

— Lucy, pourquoi te donnes-tu ainsi en spectacle ?

Elle feignait de ne rien entendre et continuait à passer en revue les loges et les fauteuils, occupés par un public de type majoritairement sémite et allemand, ou à fixer Borowiecki qui sentait par moments ces regards posés sur lui et se retournait alors pour lui faire face, mais sans jamais se départir de ses dehors froids et indifférents.

— Joli bout de femme, cette Zukerowa, chuchota à Borowiecki Leon qui cherchait à entamer la conversation afin d'en apprendre plus sur son avenir d'agent de Buchholz.

— Vous trouvez... ? lui répondit fraîchement ce dernier.

— Cela saute aux yeux. Tenez, regardez son buste. C'est ce que j'aime le mieux chez une femme. Et chez elle, on peut dire qu'il y a du monde au balcon, ha, ha, ha.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda Moritz, intéressé.

— J'ai fait un excellent *Witz*.

Il le lui répéta en s'esclaffant.

Ils se turent, car le rideau s'était levé. Tous les spectateurs

concentrèrent leurs regards sur la scène, à l'exception de la Zukerowa qui continuait à regarder Karol à la dérobée, dissimulée derrière son éventail. De son côté, il feignait de ne pas s'en apercevoir, ce qui la mettait visiblement en rage, si bien qu'à plusieurs reprises, elle replia son éventail et, dans un geste presque machinal, s'en servit pour taper à petits coups impatients sur le parapet de sa loge.

Il souriait imperceptiblement, lui jetait des regards fugaces, puis reportait toute son attention sur la scène où des amateurs, hommes et femmes, étaient en train de parodier de vrais acteurs et une vraie pièce.

C'était une représentation au profit d'une œuvre de bienfaisance, composée de deux petites comédies, d'un solo de chant, d'un morceau pour violon et piano et, en finale, de tableaux vivants.

À l'entracte, Borowiecki se leva pour se rendre à la loge des Müller. Cohn voulut le retenir.

— Monsieur Borowiecki, j'aurais voulu échanger quelques mots avec vous.

— Après le théâtre, peut-être, car comme vous le voyez, tout de suite, je n'ai pas le temps, répondit-il en le plantant là.

— Monsieur n'a pas le temps tout de suite. C'est vrai que monsieur est quelqu'un d'important.

— Il a raison, ici ce n'est pas du tout l'endroit pour parler affaires.

— Mais Moritz, tu dérailles complètement. Qu'est ce que tu racontes? On peut parler affaires n'importe où, seulement ce *von* Borowiecki est un grand prince de chez Buchholz et Compagnie, une grosse légume!

Entre-temps, Borowiecki avait rejoint la loge des Müller. Le père sortit pour lui céder la place, car un gros Allemand court de jambes occupait déjà le quatrième fauteuil.

Il salua la mère qui somnolait au fond de la loge, puis la fille, qui s'était à moitié levée à son arrivée.

— Störch.

— Borowiecki.

Les noms et les poignées de mains se croisèrent.

Karol s'assit.

— Vous vous amusez bien, mademoiselle? demanda-t-il, histoire de dire quelque chose.

— Magnifiquement, à merveille ! s'écria-t-elle, et son visage rond et rose, qui rappelait un jeune radis fraîchement lavé, s'empourpra et se mit à luire de façon intense en prenant un teint de pivoine écarlate que sa robe jaune pâle faisait d'autant plus ressortir.

Elle porta un mouchoir à son visage pour masquer ces rougeurs dont elle avait honte.

Sa mère lui jeta sur les épaules un magnifique châle de dentelle, car un courant d'air venant des portes ouvertes circulait dans le théâtre, puis elle retomba dans son demi-sommeil.

— Et vous ? demanda-t-elle un moment plus tard en levant vers lui ses yeux bleus tout à fait semblables à de la porcelaine et aux contours dessinés par des cils d'or clair.

À cet instant, avec sa bouche enfantine aux lèvres pâles, légèrement entrouvertes, et sa frimousse levée vers lui, elle ressemblait à un petit pain tout juste sorti du four.

— Je répondrai la même chose que vous : « magnifiquement, à merveille », ou encore : « à merveille, magnifiquement ».

— Ils jouent bien, n'est-ce pas ?

— Oui, pour des amateurs, mais je pensais que vous auriez participé à la représentation.

— J'en avais très envie, mais personne ne me l'a proposé, dit-elle avec candeur, d'une voix où perçait un vif regret.

— L'idée était lancée, mais on n'a pas eu le courage de vous le demander dans la crainte d'un refus de votre part et, par ailleurs, il est tout aussi difficile d'accéder à votre demeure que d'être admis à la cour d'un roi.

— *Ja*¹⁶, j'ai dit la même chose à mademoiselle Mada, intervint Störch.

— Alors vous êtes fautif. Vous séjournerez pourtant chez nous. Il fallait me le dire avant.

— Je n'en ai pas eu le temps et j'ai oublié, s'expliqua-t-il sommairement.

Il y eut un moment de silence.

Störch se racla la gorge et se penchait déjà pour entamer la conversation, mais il se redressa en voyant Borowiecki promener un regard ennuyé sur le théâtre. Mada était un peu troublée. Elle avait beaucoup de choses à dire, et maintenant que Borowiecki

¹⁶ *Ja* (all.) : oui.

était assis à côté d'elle et qu'on les observait à la jumelle avec un intérêt tout particulier depuis les autres loges, elle ne savait plus quoi raconter. Finalement, elle se lança.

— Alors, vous allez travailler dans notre établissement ?

— Malheureusement, j'ai dû refuser l'offre de votre père.

— Et papa qui comptait tellement sur vous.

— J'en suis le premier désolé.

— J'avais pensé que vous auriez pu passer chez nous jeudi, car j'ai quelque chose à vous demander.

— Ne puis-je pas exaucer votre demande maintenant ?

Il inclina la tête vers elle, puis jeta un regard vers la loge des Zuker.

Lucy agitait furieusement son éventail. Visiblement, elle était en train de se disputer avec son mari qui tirait son gilet sur son ventre et se redressait sur son fauteuil à chaque instant.

— Je voulais vous demander de me recommander quelques titres de livres polonais. J'en ai déjà parlé à papa, mais il m'a dit que j'étais idiot et que je ferais mieux de m'occuper de la maison et des problèmes domestiques.

— *Ja, ja*, elle a dit ça à *Vater*, murmura Störch, s'immisçant à nouveau dans la conversation, mais il se recula légèrement avec son fauteuil en voyant que Borowiecki le fusillait du regard.

— Pourquoi me demandez-vous ça ? À quoi cela vous servira-t-il ? dit-il assez durement.

— Parce que j'en ai envie, répliqua-t-elle d'un ton résolu. J'en ai envie et j'aimerais que vous me donniez ces informations.

— Votre frère doit bien avoir aussi une bibliothèque dans ce nouveau petit palais.

Elle eut un rire étouffé, plein de candeur.

— Que trouvez-vous de si drôle à cette supposition ?

— En fait, Wilhelm aime si peu les livres qu'un jour, alors qu'il s'était mis en colère contre moi et que j'étais partie en ville avec maman, il a brûlé tous les miens.

— *Ja, ja*, Wilhelm n'aime pas les livres. C'est un vrai *Bursche*¹⁷.

Borowiecki lança un regard froid à Störch, puis s'adressa de nouveau à Mada :

— Très bien, je vous ferai parvenir une liste de titres demain.

¹⁷ *Bursche* (all.) : gars, gaillard.

— Et si je vous disais que je voulais l'avoir maintenant, cette liste, tout de suite même ?

— Tout de suite, je peux vous noter quelques titres, et le reste demain.

— Vous êtes un gentil garçon, dit-elle gaiement, mais voyant un sourire ironique furtivement apparaître sur ses lèvres, elle se remit à rougir comme une pivoine.

Il écrivit quelques lignes sur une carte de visite frappée de ses armoiries, prit congé et s'en alla.

Dans le couloir, il tomba sur le vieux Shaya Mendelsohn, véritable roi du coton, que tout le monde appelait Shaya pour faire plus court.

C'était un juif grand et maigre, avec une magnifique barbe blanche d'authentique patriarche, vêtu d'une longue lévite de coupe ordinaire qui lui battait les talons.

Shaya fréquentait toujours les endroits où il pensait croiser Buchholz, son plus gros rival au royaume du coton, le plus grand des fabricants de Łódź et, avec cela, son ennemi intime.

Il barra le chemin à Borowiecki. Ce dernier souleva son chapeau avec l'intention de passer.

— Bonsoir monsieur. Hermann n'est pas là aujourd'hui. Vous savez pourquoi ? demanda-t-il dans un polonais exécrationnel.

— Je ne sais pas, répondit-il d'un air pressé car, comme tout le reste de la société non juive de Łódź, il ne pouvait pas supporter Shaya.

— Au revoir, monsieur, lança Shaya d'un ton sec et méprisant.

Borowiecki ne répondit rien et monta au premier étage, dans une loge occupée par tout un bouquet de femmes au milieu desquelles il trouva Moritz et Horn.

L'ambiance dans la loge était particulièrement joyeuse et on y était très à l'étroit.

— Notre petite amie joue divinement bien, n'est-ce pas, monsieur Borowiecki ?

— Oui, et je regrette beaucoup de ne pas lui avoir apporté un bouquet de fleurs.

— Nous en avons un. Ils lui donneront après la deuxième pièce.

— Je vois que vous êtes déjà serrés sans que je me joigne à vous, que vous vous amusez sans moi et que ces dames sont déjà en compagnie. Je vous laisse.

— Restez avec nous. Ça n'en sera que plus gai, lui demanda l'une des femmes qui portait une robe lilas, avait un visage lilas et des yeux lilas.

— Que ce soit plus gai, j'en doute, mais qu'on soit encore plus serrés, ça c'est certain, lança Moritz.

— Alors, sors. Ça fera tout de suite plus de place.

— Si c'est pour aller à la loge des Müller, je cède immédiatement ma place.

— Je peux t'arranger ça.

— C'est moi qui m'en vais. Vous aurez un peu plus d'espace, dit Horn mais, ayant intercepté le regard suppliant d'une jeune fille assise sur le devant de la loge, il resta.

— Mademoiselle Maria, savez-vous à combien est estimée mademoiselle Müller? Cinquante mille roubles par an!

— Voilà une demoiselle qui a du répondant! Je me lancerais volontiers dans l'affaire, murmura Moritz.

— Approchez-vous, je vais vous raconter quelque chose, murmura la jeune femme lilas en inclinant si bas la tête que ses cheveux sombres et vaporeux touchaient les tempes de Borowiecki qui s'était penché vers elle. Dissimulée derrière son éventail, elle lui murmura longuement à l'oreille.

— Pas de messes basses! lança la plus âgée de la loge, une femme au style tout à fait baroque.

Belle, la quarantaine passée de quelques années, le teint lumineux, les cheveux entièrement gris et étonnamment fournis, les yeux noirs, l'allure digne et majestueuse, c'était elle qui présidait la petite assemblée.

— Madame Stefania me racontait des détails intéressants au sujet de cette nouvelle baronne.

— Eh bien, ne pourrait-elle les répéter devant tout le monde? chuchota la baroque.

— Tenez, voilà que mademoiselle Müller condescend à nous observer à la jumelle!

— Aujourd'hui, elle ressemble à une jeune oie grassouillette qu'on a plumée et emmaillotée dans des fanes de persil.

— Madame Stefania joue les méchantes, aujourd'hui, souffla Horn.

— Regardez-moi aussi celle-là, la fille de Shaya. Elle a toute la vitrine d'un bijoutier sur elle.

— Elle aurait encore les moyens d'en porter deux fois plus, intervint Moritz.

Il cala son binocle sur son nez et regarda en bas, la loge des Mendelsohn, où la plus jeune des filles était assise avec son père. Elle était habillée avec un luxe inouï et une autre demoiselle lui tenait compagnie.

— Laquelle des deux est donc cette pauvre fille ?

— Róza, celle à gauche, la rousse.

— Hier, elle était dans mon magasin. Elle a tout mis sens dessus dessous et est partie sans rien acheter, mais j'ai eu le temps de l'observer et c'est un vrai laideron, dit madame Stefania.

— Elle est ravissante. C'est un ange, que dis-je, un ange, quatre anges, quinze anges à elle toute seule, s'écria Moritz en parodiant le vieux Shaya.

— Au revoir mesdames. Viens Moritz. Monsieur Horn demeurera auprès de ces dames.

— Peut-être nous rejoindrez-vous pour prendre le thé après le théâtre, messieurs ? lança la jeune femme lilas à la cantonade tout en regardant Borowiecki.

— Je vous remercie beaucoup, mais je passerai plutôt demain. Aujourd'hui, je ne peux pas.

— Vous êtes attendus chez les Müller ? siffla-t-elle d'un ton quelque peu acerbe.

— Je vais au Grand Hôtel. Nous sommes samedi et Kurowski y sera comme à son habitude. Je dois discuter avec lui de choses extrêmement importantes.

— Arrangez vos affaires avec lui au théâtre. Il doit sûrement être là.

— Vous savez bien qu'il ne va jamais au théâtre. Ne le connaissez-vous donc pas ?

Il s'inclina, puis partit, accompagné par le regard indéfinissable que jetait sur lui madame Stefania.

La pièce avait commencé depuis un moment déjà. Il se faufila alors jusqu'à sa place et s'assit, mais il n'écoutait pas, car une rumeur confuse, aux accents étouffés et fort mystérieux se répandait autour de lui.

Tout le monde avait d'abord été intrigué par le fait que Knoll, le gendre de Buchholz, avait été appelé hors de sa loge qu'il occupait seul, face à celle des Zuker, et qu'ensuite Groszlik,

le plus gros banquier de Łódź, s'esquive du théâtre sur la pointe des pieds.

On lui avait remis une dépêche qu'il avait couru porter à Shaya.

Ces bruits échangés à voix basse faisaient le tour du théâtre à la vitesse de l'éclair et avaient fait naître une sombre angoisse parmi les représentants de différents établissements.

— Que s'est-il passé? demandait-on sans pour l'instant obtenir de réponse.

Les femmes écoutaient la pièce, mais la plupart des hommes du parterre et des loges observaient avec inquiétude les rois et roitelets de Łódź.

Mendelsohn était assis, le dos voûté, ses lunettes posées sur le front. Il lissait par moments sa barbe dans un geste magnifique et donnait réellement l'impression d'être absorbé par la représentation.

Knoll, le tout puissant Knoll, gendre et successeur de Buchholz, suivait lui aussi la pièce avec attention.

Müller, quant à lui, ne devait être au courant de rien, car il riait à gorge déployée des plaisanteries lancées sur la scène. Il s'esclaffait avec si peu de retenue que Mada lui glissait par moments à voix basse :

— Papa, ça ne se fait pas.

— J'ai payé, alors je m'amuse, lui lançait-il en guise de réponse, et il s'amusait effectivement en toute candeur.

Zuker avait disparu. Lucy était seule dans sa loge et elle avait recommencé à lancer des regards à Borowiecki.

Les petits potentats de moindre influence et les représentants d'établissements tels que Ende-Grizspan, Wolkman, Baucerel, Fitze, Biberstein, Pinczowski, Prusak, Stoïovsky se tortillaient sur leurs chaises avec une agitation croissante. Les chuchotis volaient d'un bout à l'autre du théâtre et, à chaque instant, des gens quittaient leur place pour ne pas revenir.

Des paires d'yeux scrutaient les alentours. Des questions demeuraient suspendues aux lèvres des spectateurs. L'anxiété gagnait toute l'assistance avec une intensité grandissante.

Si personne ne savait de quoi il retournait, tout le monde était persuadé qu'il était arrivé quelque chose de grave.

Graduellement, cette tension fut également partagée par ceux qu'aucune mauvaise nouvelle n'était susceptible d'effrayer.

Tout le monde sentit trembler le sol de Łódź qui avait été, ces derniers temps, si souvent hanté par l'idée d'un cataclysme.

Seules les places à bas prix, dans les rangées du haut, n'avaient rien senti. On continuait à s'y amuser pleinement, avec des éclats de rire, des applaudissements et des bravos.

Des rires se soulevaient en vagues, partant du deuxième étage pour venir déferler en une cascade de sons sur toutes ces têtes et ces esprits si subitement inquiets, sur ces millions affalés dans le velours, couverts de diamants, superbes de dédain du haut de leur puissance et de leur grandeur.

De toutes les loges, seule celle occupée par les dames à qui Borowiecki avait rendu visite auparavant prenait part au divertissement et continuait à s'amuser comme si de rien n'était.

Çà et là, au milieu de cette mer agitée, s'étaient formés quelques récifs, installés tranquillement, absorbés par la scène. C'étaient des familles, polonaises pour la plupart, et que rien ne pouvait inquiéter, car elles n'avaient rien à perdre.

— C'est le coton, chuchota Leon à Borowiecki. Regardez, la laine et les autres sont presque calmes, juste curieux de savoir ce qui se passe. Et je m'y connais.

— Frumkin à Białystok, Likhachev à Rostov, Alpasov à Odessa. C'est un fiasco ! leur rapporta Moritz, qui était parti se renseigner à droite et à gauche.

C'étaient tous les trois des marchands *en gros*¹⁸ et ils compartaient parmi les clients les plus importants de Łódź.

— À hauteur de combien Łódź est-elle engagée ? demanda Borowiecki.

Moritz reparti et revint quelques minutes plus tard, nettement plus pâle. Il avait la bouche tordue et une lueur étrange dans les yeux. Sous l'effet de l'émotion, il était incapable de faire tenir son binocle sur son nez.

— Il y en a encore un : Rogopulo à Odessa. Des établissements inébranlables. Rien que du solide !

— Ils y perdent beaucoup ?

— Łódź y laisse près de deux millions ! murmura-t-il très sérieusement, parvenant enfin à chausser son binocle.

— C'est impossible, cria presque Borowiecki en se dressant

¹⁸ En français dans le texte.

hors de son fauteuil, jusqu'à ce que les gens assis derrière lui commencent à taper du pied et à siffler pour qu'il cesse de leur masquer la scène. Qui te l'a dit?

— Landau. Et quand Landau dit quelque chose, c'est que Landau le sait de source sûre.

— Qui perd?

— Tout le monde y laisse des plumes, mais ce sont Kessler, Buchholz et Müller qui perdent le plus gros.

— Si seulement on avait pu les soutenir. Si seulement on avait pu éviter un tel fiasco.

— Rogopulo s'est enfui. Likhachev s'est soûlé à mort de désespoir.

— Et pour Frumkin et Alpasov?

— Je n'en sais rien. Je t'ai dit tout ce que contenait la dépêche.

Au même moment, ces informations s'étaient répandues à travers le théâtre et tout le monde était à présent au courant du désastre.

À chaque instant, on pouvait voir la nouvelle éclater comme une bombe à différents endroits de la salle.

Les regards se dirigeaient vers le haut. Les yeux se mettaient à briller. Des mots crus résonnaient dans l'air. Les chaises se soulevaient avec fracas. Les gens se précipitaient vers le télégraphe et les téléphones.

Le théâtre s'était beaucoup vidé.

Borowiecki se sentait lui aussi retourné par cette nouvelle, car si lui-même n'y laissait rien, tous ceux qui l'entouraient subissaient des pertes.

— Et vous, vous ne perdez rien? demanda-t-il à Max Baum qui, trouvant la place libre, était venu s'asseoir près de lui.

— Chez nous, nous n'avons rien à perdre, fors l'honneur, et c'est une marchandise qui n'a pas cours à Łódź, répondit-il sur un ton de sarcasme.

— Łódź est en train de joliment craquer.

— La saison chaude arrive.

— C'est sûr! Les pompiers vont avoir du travail.

— Les températures vont monter. Nous allons vers un printemps précoce.

— Ce serait bien. Le charbon est si cher.

— Vous en riez à votre aise parce que cette plaisanterie ne vous coûte rien.

— C'est ainsi. Cela arrive. Une moitié se casse le cou, tandis que l'autre moitié y trouve sa part de bénéfice.

— Qui a fait la plus belle faillite ?

— Buchholz, Kessler, Müller.

— À eux, il ne leur arrivera jamais rien. Qui pourrait les atteindre ?

— Le diable les emporte tous. Qu'est-ce que ça peut me faire ? Qu'est-ce que cela me rapportera de savoir qui s'est enrichi et qui est ruiné.

Ainsi s'entrecroisaient les remarques, les questions, les chiffres, les regards presque joyeux et contents de la ruine des autres, les suppositions et les railleries.

— Meyer est paraît-il engagé à hauteur de cent mille roubles ?

— Ce sera une bonne chose pour son ventre. Il vendra ses chevaux et marchera à la place, comme ça, il maigrira tout de suite et n'aura plus besoin d'aller à Marienbad.

— Il y aura quelques bijoux de famille à vendre pour pas cher.

— Cela risque d'achever Wolkman, lui qui avait déjà réduit la cadence de moitié.

— Tu peux maintenant lui demander la main de sa fille, Robert. Il ne te jettera pas à la porte cette fois-ci.

— Qu'il attende encore un peu.

Telle était la rumeur qui montait du parterre et de la foule.

Les rois, eux, étaient tranquillement assis à leurs places.

Shaya ne quittait pas des yeux la cantatrice et, quand elle eut fini, il fut le premier à l'applaudir. Il parla ensuite à voix basse avec Róza puis, d'un mouvement imperceptible, en lissant sa barbe, il désigna Knoll qui, accoudé au parapet de sa loge, adressait un signe de tête à Borowiecki.

Karol le rejoignit dès le premier entracte.

— Vous avez entendu ?

— J'ai entendu, répondit-il en commençant à énumérer les établissements touchés.

— Sottises.

— Des sottises ? Deux millions de roubles rien que pour Łódź ?

— En ce qui nous concerne, nous ne perdons rien. J'ai vu Bauer à l'instant et il m'a annoncé un peu plus de dix mille.

— Dans le théâtre, on parle d'environ un demi-million.

— C'est Shaya qui fait courir ces bruits, car lui-même y perd beaucoup. Juif stupide.

— Dans tous les cas, cela se répercutera lourdement sur Łódź. Les établissements vont tomber comme des mouches.

— Qu'ils crèvent tous, pour ce que cela nous dérange, chuchota-t-il froidement en observant ses mains soigneusement entretenues et en suivant distraitemment de ses yeux à demi fermés l'éclat des diamants sertis dans la bague qu'il portait à la main gauche.

— Je vous parle, non comme à un de nos employés, mais comme à un ami. Vous savez qui doit tomber à cause de ce krach ?

— Je crois qu'on ne cite presque personne en particulier.

— Qu'à cela ne tienne. Ils seront toujours assez nombreux à tomber, et quant à savoir combien, nous verrons cela demain. Ce sera un dimanche réjouissant.

— C'est un vrai malheur.

— Pas pour notre établissement. Réfléchissez un instant. Qui tombe ? Le coton. Qui reste ? Nous, Shaya et deux ou trois autres. Cette misérable concurrence juive de pacotille a déjà crevé pour moitié, ou se trouve sur le point de crever. Ils se sont empoisonnés eux-mêmes. Dans quelque temps, nous aurons les coudées plus franches. Nous sortirons un ou deux nouveaux modèles copiés sur ceux qu'ils fabriquaient et nous en vendrons d'autant plus. Mais ceci n'est que bagatelle. Ils se cassent le cou ? Eh bien, qu'ils se cassent le cou. Ils trichent ? Qu'ils continuent à tricher. Nous, nous serons toujours présents. Ce sont d'ailleurs là des choses assez insignifiantes. Il en est d'autres beaucoup plus importantes. Vous verrez que, bientôt, il ne restera plus que la moitié des usines de coton. Bientôt, très bientôt.

Borowiecki le regardait et l'écoutait avec une pointe d'agacement. Il n'aimait pas Knoll et son orgueil démesuré, nourri par la conscience de ses millions.

Après son beau-père, c'était le plus grand parvenu dans ce monde de parvenus. Il était le mieux éduqué, le mieux élevé, le plus agréable à fréquenter, mais aussi le plus impitoyable et le

premier à tirer profit de son travail, des gens et des relations influentes qu'il avait en tous lieux.

— Passez déjeuner à la maison demain. Je vous transmets l'invitation de mon beau-père. Et maintenant, auriez-vous l'amabilité de regarder l'heure qu'il est. Je ne peux pas le faire moi-même, car les gens penseraient que je dois partir d'urgence.

— Il sera onze heures dans quelques minutes.

— À quelle heure part le train postal pour Varsovie ?

— À minuit et demi.

— J'ai encore le temps. Il faut que je vous dise pourquoi ces annonces de banqueroute, de Łódź qui perd deux millions, n'ont à mes yeux que peu d'intérêt. D'autres nouvelles autrement plus importantes sont tombées... Est-ce bien au noble que je m'adresse ? ajouta-t-il après une brève interruption.

— Il me semble que oui, mais je ne vois pas le rapport...

— Vous comprendrez bientôt. Vous êtes notre ami. Nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour remettre sur pied notre atelier d'impression. Voyez-vous, il y a moins d'une heure, on m'a remis une dépêche de Petersbourg à propos d'une affaire de la plus haute importance. Il s'agit de... de... je dois y aller immédiatement, et dans la discrétion la plus absolue.

Il se hâta de mettre un terme à la conversation sans révéler ce qu'il avait l'intention de dire au départ. Comme stoppé par le regard froid et suspicieux que Borowiecki braquait sur lui, comme s'il le transperçait de part en part, Knoll, mal à l'aise, se mit à danser nerveusement d'un pied sur l'autre, à arranger son épingle de cravate, puis finit par diriger son regard vers la loge d'en face.

— Cette Zukerowa est une femme délicieuse.

— Et elle a aussi de bien beaux diamants.

— Alors, vous viendrez chez mon beau-père, demain ?

— Mais, très certainement.

— Il voudrait vous entretenir d'une affaire particulière. Puisque vous sortez, puis-je vous demander quelque chose ? Voudriez-vous dire à mon cocher de m'attendre rue Przejazd ? Eh bien, au revoir. Je serai de retour dans quelques jours. De la discrétion, n'est-ce pas, monsieur Borowiecki ?

— La discrétion la plus totale.

Borowiecki le quitta avec un sentiment de déconvenue. Il sentait que Knoll ne lui avait pas tout dit.

— De quelle grande nouvelle s'agit-il? Pourquoi doit-il partir? Pourquoi ne m'en a-t-il pas dit plus? se demandait-il, mais il ne parvint qu'à se perdre en vaines conjectures et suppositions.

Il sortit sans attendre le tomber de rideau, mais une fois dans la rue, il revint au théâtre et se rendit à la loge de madame Zuker.

— Je pensais que vous m'aviez oubliée, dit-elle sur un air de reproche, en fixant sur lui ses yeux immenses et magnifiques.

— Comment serait-ce possible?

— Pour vous, tout est possible.

— Votre sentence ne repose que sur la foi de mes amis ou de mes ennemis.

— Qu'en ai-je à faire? Tout ce que j'ai vu, c'est que vous étiez parti.

— Mais je suis revenu. Il fallait que je revienne, souffla-t-il en baissant d'un ton.

— Vous aviez oublié quelque chose au théâtre?

— C'est pour vous que je suis revenu.

— Vraiment? lâcha-t-elle, le temps d'un long soupir, et des éclats de joie se mirent à scintiller dans ses yeux.

— Vous ne m'aviez jamais parlé ainsi.

— Mais j'en avais envie depuis longtemps.

Elle enveloppa son visage d'un regard si voluptueux qu'il sentit comme un souffle d'air chaud sur ses lèvres.

— Vous avez parlé de moi, quand vous étiez assis là-bas dans les rangées avec monsieur Welt. Je l'ai senti.

— Nous avons parlé de vos diamants.

— Est-ce vrai qu'aucune autre femme de Łódź n'en a de si beaux?

— Oui, à part madame Knoll et la baronne, dit-il malicieusement, avec un grand sourire.

— Et de quoi d'autre avez-vous parlé?

— De votre beauté!

— Vous plaisantez pour vous moquer de moi.

— Comment pourrais-je me moquer de ce que j'aime? dit-il d'une voix assourdie, en saisissant sa main qu'elle laissait pendre.

Elle lui retira prestement et, de ses yeux grand ouverts, se mit à jeter des regards autour d'elle, comme s'il venait de s'adresser à toute la salle en disant ces mots.

— Au revoir, madame, dit-il en se levant.

Il s'en voulait, sentait qu'il venait de commettre une maladresse en lui parlant ainsi de but en blanc, sans autre forme d'introduction, mais elle avait sur lui un effet narcotique.

— Je sors en même temps que vous, dit-elle brusquement en ramassant son châle, sa boîte de bonbons et son éventail avant de se lever.

Elle s'habillait en silence.

Borowiecki ne savait que dire. Il ne cessait de la regarder, d'admirer ses yeux qui changeaient d'expression à chaque instant, ses épaules aux contours divins, ses lèvres sur lesquelles elle n'arrêtait pas de passer la langue, sa silhouette magnifique aux courbes parfaites.

Tandis qu'elle mettait son chapeau, il lui passa sa pèlerine. Elle se pencha un peu en arrière pour la mettre sur ses épaules et, dans son mouvement, elle effleura sa bouche avec ses cheveux. Il se cabra légèrement, comme s'il venait de se brûler. Ne trouvant plus d'appui, elle bascula en arrière, le dos contre le torse de Borowiecki.

Il la rattrapa aussitôt par les épaules et colla ses lèvres sur sa nuque qui se contracta, puis frissonna sous ce baiser brûlant.

Elle lâcha un petit cri étouffé puis, l'espace d'un instant, s'adossa contre lui en se laissant peser si fort qu'il chancela sous son poids.

Elle s'arracha rapidement à cette étreinte.

Blanche comme du marbre, elle avait le souffle court et le regard embrasé sous ses paupières à demi fermées.

— Raccompagnez-moi à ma voiture, dit-elle sans le regarder.

— Je serais prêt à vous accompagner au bout du monde.

— Voulez-vous boutonner mes gants ?

Il s'exécuta, mais il était incapable de trouver les œillets ou les boutons, de même qu'il ne parvenait pas non plus à croiser son regard, qu'elle évitait de porter sur lui. Une épaule appuyée contre le mur, la tête légèrement tournée de côté, elle demeurait ainsi, avec sa main dans la sienne et un étrange sourire sur ses lèvres d'un carmin flamboyant. Par moments, elle était secouée d'un frisson. Elle s'appuyait alors au mur avec plus de force tandis qu'un semblant d'expression d'effroi passait sur son visage, puis allait disparaître aux commissures de sa bouche.

— Allons-y, dit-il lorsqu'il eut fini de lui boutonner ses gants.

Il l'escorta à sa voiture, l'aida à monter puis, saisissant sa main qu'il se mit à embrasser fiévreusement, lui murmura :

— Je vous conjure de me pardonner pour tout ceci.

Elle ne répondit rien, mais l'attira à l'intérieur avec une telle fermeté qu'il monta sans réfléchir en claquant la portière derrière lui.

Les chevaux partirent aussitôt.

Borowiecki se sentait fortement ébranlé par les événements. Il n'avait pas encore eu le temps de se rendre tout à fait compte de ce qui lui arrivait, et d'ailleurs, il était à ce moment incapable de penser. Il savait seulement qu'elle était avec lui. Elle se tenait loin de lui, blottie dans un coin de la banquette. Il entendait sa respiration rapide et saccadée et la lumière des réverbères lui renvoyait par instants l'éclat de son visage et de ses yeux immenses perdus dans le vide.

Il voulait reprendre le contrôle de lui-même. Il avait envie de faire signe au cocher et commençait à chercher machinalement la poignée pour ouvrir la portière et s'enfuir sans demander son reste, mais il n'avait plus ni force, ni détermination.

— Me pardonnerez-vous pour ce qui est arrivé ? dit-il doucement en cherchant sa main qu'elle avait enfouie dans les plis de sa pèlerine.

Elle ne répondait pas, hermétiquement enveloppée dans sa pèlerine, comme si elle voulait se renfermer sur elle-même et réfréner cette envie folle qu'elle avait de se jeter dans ses bras.

— Me pardonnerez-vous ? répéta-t-il plus doucement, tout en s'approchant d'elle.

Pris de tremblements, il était incapable d'en dire plus et, n'obtenant pas de réponse, il lui chuchota d'une voix très douce et profonde :

— Lucy ! Lucy !

Elle tressaillit, lâcha sa pèlerine, qui glissa de ses épaules et, laissant échapper une plainte grave et douloureuse, elle se jeta contre sa poitrine.

— Je t'aime, je t'aime ! murmurait-elle en l'étreignant avec passion.

Leurs bouches s'unirent dans un long baiser prodigieusement enflammé.

— Je t'aime, je t'aime.

Elle se délectait de ces mots aux accents si doux qu'elle ne cessait de répéter en lui embrassant fougueusement le visage.

Elle se sentait depuis si longtemps sevrée de baisers, de caresses et d'amour que, maintenant que cela lui arrivait, elle ne pensait plus à rien, ne se souvenait plus de rien, et se laissait aller en oubliant tout le reste.

— Non, ne dis rien pour l'instant. Ne dis rien. Je veux être la seule à parler, je veux parler sans m'arrêter. Je t'aime ! Je pourrais le répéter à la face du monde. Tout m'est égal à présent. Je sais que d'autres femmes t'aiment aussi. Je sais que tu as une fiancée, mais je m'en moque ! Je t'aime ! Je ne t'aime pas pour que tu m'aimes en retour, ni dans l'espoir d'y trouver le bonheur. Ce n'est pas pour cela. Je t'aime, je t'aime et il n'y a rien d'autre. J'avais besoin d'aimer, de la même façon que chaque être humain a besoin d'amour. Tu es tout pour moi. Si tu le souhaites, je me mettrai à tes genoux et je te le répéterai si longtemps et avec tant de sincérité que tu me croiras et que tu te mettras à m'aimer toi aussi. Je ne peux plus faire semblant. Je ne peux plus vivre sans toi ni sans amour. Je t'aime, toi mon seul et unique amour, mon maître.

Elle s'exprimait de manière confuse, précipitée, et d'un air absent. Elle remettait sa pèlerine, l'enlevait l'instant d'après, s'écartait de lui puis, sans dire un mot et, rayonnante, elle l'enlaçait, se serrait contre lui, l'embrassait.

Emporté par ce déchaînement de passion, envoûté par cet amour si grand et si brûlant, par sa voix qui le transperçait de mille feux, et par ses baisers qui lui faisaient presque perdre la tête, Borowiecki se laissait mener par ses instincts et la rejoignait dans sa folie.

Il lui rendait ses baisers avec tant de fièvre qu'elle restait par moments pantelante dans ses bras, comme morte.

— Je t'aime Lucy, je t'aime ! répétait-il sans savoir ce qu'il disait.

— Ne dis rien, embrasse-moi ! Tais-toi et embrasse-moi ! implorait-elle, au comble de l'exaltation.

Sa voix se faisait rauque, explosait comme prise dans une tourmente, puis émettait à nouveau des sanglots, comme si elle contenait tout l'amour de l'Orient, comme si elle se mettait à chanter les paroles flamboyantes du Cantique des Cantiques.

— J'ai tant rêvé à cet instant, depuis des mois que je te désire. J'ai attendu ce moment pendant des années et j'en ai tellement souffert. Embrasse-moi! plus fort... plus fort... plus fort... Ah! Maintenant, je peux bien mourir, s'exclama-t-elle d'un ton farouche.

La voiture avançait lentement dans l'une de ces rues non pavées, atrocement boueuses, où il n'y avait même pas de réverbères. Seules les lumières de la voiture promenaient une lueur dorée sur la couche de boue mouvante, liquide et profonde qui éclaboussait jusqu'aux vitres.

Aucun piéton ni aucune voiture n'empruntaient cette rue bordée des deux côtés par de hautes palissades derrière lesquelles on voyait s'élever des tas de bois de construction empilés en grands quadrilatères. On apercevait aussi par endroits, crachant des nuages de fumée, la cheminée d'une petite usine, nombreuses dans cette partie de la ville.

De grands chiens, qui gardaient des entrepôts, aboyaient lugubrement au passage de la voiture et on pouvait les entendre se jeter contre les portails et gratter les planches avec leurs griffes, furieux de ne pouvoir s'élancer dans la rue.

Ils ne voyaient rien de ce qui les entourait, n'entendaient rien, submergés par cette vague d'amour soudain et aveuglant qui les emportait.

— Lucy!

— Embrasse-moi.

— Tu m'aimes?

— Embrasse-moi.

C'étaient les seuls mots qui pouvaient sortir de leurs poitrines oppressées par des feux dévorants.

— Karl, prends-moi. Prends-moi tout entière et à jamais.

Ils ne s'étaient pas encore aperçus qu'ils étaient parvenus à destination.

Ils étaient arrivés devant le palais des Zuker, situé à proximité d'un petit bois au milieu de la ville.

— Viens chez moi, souffla-t-elle en lui serrant fort la main.

Machinalement, dans un geste instinctif, il glissa son autre main dans la poche où il avait un revolver.

— August, vous attendrez monsieur, lança-t-elle d'un ton cassant au cocher.

— Viens, il n'y a personne. Il n'est pas là, dit-elle en insistant sur le «il». Il n'y a personne à la maison en dehors des domestiques.

Elle lui lâcha la main au moment où un serviteur ouvrit la porte.

— Allumez la lumière dans le salon oriental. Servez-nous tout de suite du thé.

Elle se jeta à son cou dès que le valet se fut éloigné, l'embrassa avec passion, puis le poussa dans un petit couloir au sol recouvert d'un tapis et aux murs tendus de tissu rouge.

— J'arrive tout de suite, je t'aime ! lança-t-elle dans son dos avant de disparaître.

Il ôta lentement sa redingote, fit passer son revolver dans la poche de celle-ci puis, par une porte ouverte en face de lui, pénétra dans un petit salon faiblement éclairé.

Par terre, il y avait un tapis blanc fait de peaux de mouton, si moelleux qu'il étouffait complètement le bruit de ses pas.

— Quelle aventure romanesque ! murmura-t-il et, se sentant terriblement fatigué, il se laissa tomber sur un siège persan sans accoudoir, en ébène incrusté d'or et d'argent.

— Curieuse femme et curieuse scène, pensa-t-il en explorant la pièce du regard.

Le boudoir était aménagé avec un tel faste que, même dans une ville comme Łódź qui comptait nombre de demeures magnifiques, on pouvait encore s'exclamer d'étonnement en le voyant.

Les murs étaient tendus de soie jaune aux tons chauds sur laquelle étaient très artistiquement disposées çà et là des branches de lilas d'un rouge tirant sur le violet et parées de grosse dentelle.

Sur toute la longueur d'un des murs, il y avait un grand et large sofa sous un baldaquin jaune à rayures vertes, drapé en forme de tente et soutenu par des hallebardes dorées.

Sous le sommet de la tente, une lampe en verre jaune, rubis et vert diffusait une lumière étrange et languissante.

— Quel bric-à-brac, murmura-t-il d'un ton à la fois méprisant et presque teinté d'envie, irrité par ce luxe opulent.

Il examinait malgré tout l'endroit avec intérêt. Des meubles aussi biscornus que coûteux, d'aspect oriental et japonais, s'accumulaient sans souci d'harmonie et en quantité excessive pour la taille de la pièce.

Des tas de coussins de soie d'inspiration chinoise aux couleurs

criardes étaient éparpillés sur le sofa et sur le tapis blanc, où les taches que composaient leurs teintes vives tranchaient de la même manière que des pots de peinture renversés.

Un parfum d'ambre et de *violettes de Perse*¹⁹, mêlé à des senteurs de roses, embaumait la pièce.

Sur l'un des murs brillait tout un attirail d'armes orientales très coûteuses, disposées autour d'un grand bouclier sarrasin de forme ronde, en acier clouté d'or et à la surface si polie que, dans cet univers de semi-obscurité, il étincelait en projetant les reflets de ses ornements dorés et des rangées de rubis et d'améthystes pâles incrustées sur ses bords.

Dans un coin, devant un immense éventail de plumes de paon, il y avait une statuette de Bouddha, assis en tailleur dans une attitude contemplative.

Dans un autre coin, il y avait une jardinière japonaise en bronze dont les pieds représentaient des dragons dorés, remplie d'azalées en fleurs aussi blanches que de la neige.

— Un fatras de pacotilles pour millionnaires, tout ça, jugea Borowiecki, qui avait un goût artistique particulièrement sûr et une perception incontestable du beau qu'il avait su pousser à un degré de perfection en se spécialisant dans l'harmonie des couleurs au cours de ses études.

— Madame attend monsieur le directeur, murmura un vieux valet soigneusement rasé en s'inclinant devant lui et en soulevant la lourde portière de velours jaune décoré de chrysanthèmes peints.

— Tiens donc, Józef, vous êtes ici maintenant? lui demanda Borowiecki en passant devant lui. Il l'avait connu alors qu'il était employé dans une autre maison.

— J'ai attaqué ces juifs de patrons de l'époque en justice, chuchota-t-il en s'effaçant devant lui.

Karol se contenta d'esquisser un sourire et passa dans la salle à manger.

Lucy n'y était pas encore.

Il percevait les échos d'une voix criarde qui provenait des pièces du fond, atténués par l'épaisseur des murs.

¹⁹ En français dans le texte.

— Qu'est-ce que c'est? demanda distraitemment Borowiecki en tendant l'oreille.

— C'est madame qui s'adresse à la femme de chambre, le renseigna Józef.

En lâchant ces mots, le domestique avait affiché sur son visage un mépris et une froideur qui n'avaient pas échappé à Borowiecki. Il ne lui demanda plus rien par la suite.

Le laquais sortit et Borowiecki parcourut des yeux la salle à manger. Elle était meublée avec le luxe conventionnel des demeures de Łódź. Dans la pièce aux murs lambrissés d'une boiserie de chêne jusqu'à mi-hauteur, il y avait des buffets de style breton, en noyer sombre, et dont les étagères supportaient une profusion d'argenterie et de porcelaine, des sièges en chêne magnifiquement sculptés, de style vieil allemand, autour d'une immense table éclairée par les ampoules électriques d'un lustre en forme de bouquet de tulipes.

Une partie de la table était dressée pour y prendre le thé.

En voulant s'asseoir, lassé d'attendre, il remarqua un bout de papier tombé par terre, au pied de la table. Il le ramassa pour le poser sur la table et, comme par réflexe, jeta un œil dessus.

C'était un télégramme contenant un message chiffré, écrit dans un code que les établissements Buchholz n'utilisaient que dans les cas de la plus haute importance.

Borowiecki, qui connaissait la clé de ce chiffre, fut extrêmement étonné.

— Que fait ce télégramme ici?

Il retourna la dépêche. Elle était adressée à: «Buchholz – Łódź». Sans plus se gêner, il commença à la lire:

«Aujourd'hui, une résolution a été prise par le Conseil. Les taxes de douane sur le coton américain importé à Hambourg et Trieste augmentent de 25 kopeks en or le poud²⁰. Entrée en vigueur dans deux semaines. Les tarifs ferroviaires pour le transport du coton depuis les frontières occidentales de 20 kop. par poud et par verste. Applicable dans un mois. Mesures annoncées dans une semaine.»

Borowiecki fit disparaître la dépêche dans sa poche et, sous le choc, se leva brusquement de sa chaise.

²⁰ Mesure de poids utilisée en Russie. Un poud: 16,38 kg.

— C'est une terrible nouvelle. La moitié de Łódź va rester sur le carreau, murmura-t-il pour lui-même.

Il comprenait maintenant que Knoll ne lui eût rien dit au sujet de ce télégramme. Il avait eu trop peur de se confier.

— Il est parti à Hambourg pour s'approvisionner en coton et il va acheter tout ce qu'il lui sera possible d'acheter. Après ça les petits fabricants seront à sa merci. Quelle affaire ! Quelle affaire magnifique ! Il faut que je trouve tout de suite de l'argent pour aller acheter des stocks. Ah ! pensait-il pendant que tout en lui se mettait à bouillonner. Brûlant d'une impatience fébrile et poussé par un désir impérieux, il était déterminé à gagner une fortune grâce à cette information obtenue par le fruit du hasard.

— De l'argent ! De l'argent ! pensait-il.

Ses yeux avaient un éclat fiévreux. Il tremblait des pieds à la tête, en proie à une violente émotion. Son premier réflexe fut de vouloir s'échapper d'ici pour retrouver Moritz en ville et discuter avec lui de cette affaire en comptant lui faire partager son enthousiasme, mais Lucy entra ou, plus exactement, se rua dans la salle à manger et vint tout droit se jeter à son cou.

— Je t'ai fait attendre, pardonne-moi. Il fallait absolument que je me change.

Elle l'embrassa puis s'assit en lui désignant une place à côté d'elle avec un geste plein de réserve, car le laquais venait d'entrer pour leur servir le thé.

Elle avait toutefois du mal à tenir en place et se levait sans arrêt pour se diriger vers les buffets et en rapporter une multitude de friandises en tous genres qu'elle disposait devant Karol.

Elle portait un peignoir en soie jaune pâle, serré à la taille par un cordon doré, avec des manches très évasées, terminées par un galon de dentelle crème et ornées d'une rangée de turquoises.

Sa chevelure luxuriante était ramenée derrière sa tête, nouée à la grecque et maintenue par des peignes incrustés de brillants.

Le même collier de diamants qu'elle portait plus tôt au théâtre brillait maintenant de tous les reflets d'un arc-en-ciel sur son cou dénudé. Ses bras magnifiques s'échappaient à chaque instant hors de ses manches, la découvrant jusqu'à l'épaule.

Elle était follement attirante, mais Borowiecki était à ce moment peu sensible à ses charmes. Il répondait par monosyl-